

Date de dépôt : 14 décembre 2015

Rapport

de la Commission de l'enseignement, de l'éducation, de la culture et du sport chargée d'étudier la pétition : Intégrons le respect des animaux dans les écoles !

Rapport de majorité de M. Jean Romain (page 1)

Rapport de minorité de M. Guy Mettan (page 53)

RAPPORT DE LA MAJORITÉ

Rapport de M. Jean Romain

Mesdames et
Messieurs les députés,

La Commission de l'enseignement a étudié la P 1959 munie de 415 signatures et déposée en octobre 2015 par l'association Pour l'Egalité Animale (PEA). Notre commission, présidée par M^{me} Nathalie Fontanet et par M. Olivier Baud, a fait diligence pour la traiter. Nous avons très longuement auditionné les deux représentants de cette association, M. Anushavan Sarukhanyan et M^{me} Zoé Cosandey Arena, en date du 25 novembre et du 9 décembre 2015.

Les procès-verbaux ont été tenus par M^{me} Tina Rodriguez que nous remercions.

1. Présentation générale

Reprenant l'appareil conceptuel du philosophe Peter Singer notamment, cette pétition demande l'égalité des animaux et souhaite que notre école enseigne aux élèves le respect des animaux et la prévention contre le spécisme (racisme envers les espèces animales).

2. Compte rendu de la double audition

M. Sarukhanyan explique que différents philosophes arrivent à la même conclusion sur le spécisme, mais ils ont tous des arguments différents. Ce concept a été développé par un psychologue dans les années 70. Ce psychologue s'est intéressé aux rapports avec les animaux et est arrivé à la conclusion que cette idéologie existait dans la société dans le sens où de nombreux êtres vivants, en plus des êtres humains, ressentent des émotions et éprouvent des sentiments. Le psychologue a déclaré que le spécisme était le fait, pour les êtres humains, d'ignorer les animaux, du fait qu'ils sont d'une autre espèce que celle de l'homme. Cela peut s'assimiler à du racisme. Il ne faut pas mépriser les intérêts de ces êtres vivants qui sont sensibles. Ils méritent d'être respectés.

[Une vidéo est montrée aux commissaires durant l'exposé de l'orateur.]

La négation des intérêts des animaux peut s'expliquer par le fait que les humains méconnaissent, pour la plupart, les capacités mentales des animaux. Depuis plusieurs décennies, il y a eu énormément d'études sur les animaux et elles ont abouti à des conclusions impressionnantes. La conscience de soi, par exemple, existe chez certains animaux et notamment chez les dauphins, les éléphants et les corneilles. Ces animaux sont extrêmement intelligents. Il rappelle que nous sommes sur un continent biologique et que le traitement appliqué aux animaux devrait donc être semblable à celui des humains qui partagent la même planète. De nombreux animaux possèdent des caractéristiques humaines.

Pour le test de la conscience de soi, le test du miroir a été réalisé, c'est-à-dire qu'une tache est faite sur l'animal afin de voir la réaction de ce dernier en voyant son reflet, avec la tache. S'il a envie d'enlever la tache c'est qu'il a conscience de lui-même. Les pies ont également passé ce test et l'ont réussi. Elles se sont d'ailleurs souvenues des scientifiques qui les avaient attaquées. Elles ont donc, en plus d'une conscience de soi, de la mémoire. M. Sarukhanyan ajoute que les singes bonobos sont nos plus proches cousins. Ce ne sont pas les chimpanzés, contrairement à ce qui est communément allégué. Les cochons se désintéressaient du fait d'avoir des tâches sur eux et un autre test a été réalisé pour savoir s'ils avaient quand même cette conscience de soi. Un miroir a été placé dans une pièce avec un mur et avec de la nourriture derrière le mur. Les cochons ne pouvaient comprendre qu'il y avait de la nourriture derrière seulement s'ils voyaient que c'était leur reflet dans le miroir. Les scientifiques ont émis l'hypothèse que c'était grâce à l'odorat que les cochons avaient compris où était la nourriture et pas parce qu'ils avaient la conscience de soi. Des ventilateurs ont été placés pour un dernier test afin d'éliminer les odeurs de nourriture et les cochons ont tout de

même réussi le test. Il est vrai que ce test du miroir se basent sur la vue alors que, chez d'autres animaux, cette conscience et cette reconnaissance de soi et de l'autre est basée non pas sur la vue mais sur l'odorat. En transposant cela aux humains, cela revient à leur demander de se reconnaître par l'odeur, ce que ces derniers sont incapables de faire. Les chiens arrivent à reconnaître les individus par rapport à leur odeur, ils peuvent savoir quel est l'âge de la personne et sentir si elle ne se sent pas bien par exemple.

L'altruisme est une qualité qui se retrouve également chez les animaux. En 2011, un professeur a montré que les rats faisaient preuve d'empathie. Le rat en semi-liberté tentait, dans les expériences, de libérer son congénère. Les scientifiques se sont demandé si c'était parce que le rat n'avait rien d'autre à faire qu'il sauvait son congénère, mais même la tentation d'un morceau de chocolat n'a pas suffi et le rat a malgré tout souhaité libérer l'autre rat. Après libération de ce dernier, le rat « sauveur » a même laissé un demi-morceau de chocolat pour l'autre. M. Sarukhanyan montre une vidéo d'un jeune impala qui traverse une rivière et se fait attaquer par un crocodile. Un hippopotame vient sauver l'impala en faisant fuir le crocodile. Il reste ensuite pour soigner l'impala, preuve de son empathie et de son altruisme. Il mentionne le livre *Wild Justice* qui illustre l'empathie et l'altruisme des animaux.

Les animaux ont également de la mémoire, et le mythe de la mémoire courte du poisson rouge a été renversé par une étude anglaise qui a utilisé un son pour vérifier si la mémoire des poissons rouges était plus longue. Elle est en fait d'au moins trois mois, voire bien plus. Il annonce que le champion du monde de la mémoire s'est fait battre par un chimpanzé. Un test de mémoire a été fait, en plaçant des numéros dans un certain ordre, sur un écran. Les numéros sont d'abord montrés puis cachés et le singe arrive à les retrouver très rapidement alors que cet exercice est extrêmement difficile pour l'homme. La mémoire du chimpanzé est supérieure à celle de l'être humain.

La culture fait également partie des qualités des animaux. L'orateur prend l'exemple des chimpanzés et indique que, chez un groupe de chimpanzés, les papayes ont été considérées comme un aliment tabou. Les mères grondaient leurs enfants quand ils s'en approchaient. Ce groupe de chimpanzés s'est ensuite rendu compte qu'un autre groupe de la même espèce mangeait des papayes. Cela illustre le fait qu'il y a différentes pratiques au sein des groupes de la même espèce, comme chez les humains. Il rappelle que les mésanges britanniques ouvrent les bouteilles de lait et que les macaques de Koshima lavent des patates pour les manger, de génération en génération. Un autre exemple est mentionné : des pinsons ont été séparés en deux groupes à cause de la construction d'une route. Ces pinsons se sont ensuite retrouvés et il a été constaté qu'ils n'arrivaient plus à communiquer ensemble. Les

moyens de communication avaient changé durant le temps de la séparation. Il y avait donc une culture et un apprentissage derrière cela. Il termine en précisant qu'un écrivain a publié un ouvrage sur la culture des animaux. La capacité à manier des outils est également présente chez les animaux.

M^{me} Cosandey indique qu'elle a obtenu deux diplômes dans l'enseignement à l'Université de Genève et qu'elle écrit actuellement son mémoire en analyse et intervention dans les systèmes éducatifs sur l'enseignement de l'éthique animale. Elle pense qu'il convient d'éduquer à la bienveillance envers les animaux, à travers l'éducation à la citoyenneté et l'apprentissage de la bienveillance et de l'altruisme. Elle est consciente des récentes réflexions sur l'éducation civique ou citoyenne du plan d'études romand, qui a pour but de développer l'esprit critique afin que les élèves deviennent des citoyens autonomes et responsables. Cela demande des compétences citoyennes qui se divisent entre les compétences cognitives, sociales et éthiques. Le but est la réflexion des enfants en tant qu'ils participent à une société. Il s'agit de l'étude de la société dans laquelle on vit et de celle dans laquelle on veut vivre. La notion de responsabilité se retrouve dans la compétence citoyenne éthique et a toute son importance puisqu'elle permet de décider, choisir et voter, au sein de notre société.

L'un des objectifs principaux est de développer des compétences civiques et culturelles chez les enfants. Le plan d'études romand est conçu pour qu'il y ait une réflexion sur la société notamment. Le but est de créer la pensée critique et la responsabilité chez l'enfant. Les compétences cognitives et sociales doivent être développées dans ce cadre. Il convient en effet d'être critique par rapport au mode de vie de la société. Sur la notion d'éthique, la responsabilité intervient car l'objectif est l'étude des responsabilités morales qu'ont les hommes vis-à-vis des autres espèces.

Elle évoque le moine bouddhiste Matthieu Ricard qui a déclaré que notre responsabilité et notre bienveillance d'homme devait s'étendre à d'autres espèces. L'apprentissage de la bienveillance et de l'altruisme est fondé sur les droits de l'homme. Ce sont des valeurs que nous souhaitons défendre et ces dernières peuvent être apprises avec les animaux puisqu'ils sont justement bienveillants et altruistes. Il existe la zoothérapie pour les enfants ayant des besoins particuliers. Le fait d'être en contact avec des animaux aide à la socialisation et à l'amélioration du langage de l'enfant. Cela ne se fait cependant que dans les écoles spécialisées. Il convient de comprendre la vie d'un animal afin de développer l'empathie.

Sur le cercle de considération morale, elle rappelle que le **spécisme** est la discrimination envers les autres espèces et que la **sentience** est la capacité à ressentir la souffrance des autres êtres vivants. Le contact avec les animaux

ainsi que les apprentissages en lien avec ces derniers permettent de renforcer l'enseignement de la bienveillance et de l'altruisme. Les discriminations ne font pas partie de nos valeurs et nous nous devons donc d'enseigner le spécisme et ce que cela représente. Il conviendrait de se demander s'il faut inclure les animaux dans le terme « autrui » et si les animaux sont à inclure dans le « vivre ensemble ». Le respect de la vie animale et végétale existe, mais il n'y a aucun point concret qui fait le lien avec ce cercle de considération morale. Les animaux ne sont pas évoqués alors que notre environnement est partagé avec eux. Notre considération est humaine alors qu'elle devrait s'élargir et inclure les autres êtres vivants qui partagent notre monde. Les objectifs de formation impliquent l'étude des autres formes de vie et l'environnement. Actuellement, l'homme est trop centré sur ses propres besoins.

Concrètement, une association suisse pourrait venir dans les classes pour introduire cette problématique. Il y a des associations qui réalisent des présentations, une fois par année en général, en lien avec les animaux. Cependant, cette problématique particulière n'est pas abordée par ces dernières. Des tables rondes pourraient avoir lieu avec ces associations afin d'organiser ce type d'intervention dans les classes. Des pratiques pédagogiques et la création de matériel adapté, afin d'enseigner cela, devront être prévus. Des « questions sociales vives » c'est-à-dire des questions en lien avec l'actualité, les guerres et les problèmes de société pourraient intervenir dès le stade de l'école primaire selon M^{me} Cosandey, alors que ce n'est pas le cas pour le moment. Certains thèmes actuels ou « sujets sociaux vifs » sont abordés à l'université, mais peu au préalable. Elle mentionne un exemple avec des enfants qui comparaient les conditions de vie des animaux en élevage libre et les conditions des animaux en élevage industriel. L'accent devrait être mis sur le fait qu'il convient de prendre en compte le bien-être de tous. Cela permettrait d'étendre le cercle des considérations morales et environnementales.

3. Questions aux deux pétitionnaires

Un député (PLR) juge la comparaison faite en classe entre l'élevage industriel et l'élevage à l'air libre tout à fait pertinente. Il mentionne la vidéo *You Are What You Eat* et évoque les études mentionnées qui présupposent que la condamnation du spécisme permettra plus d'altruisme et d'empathie chez les personnes. Il signale qu'il n'y a ici que des études observationnelles, mais qu'en sciences cet avis ne fait pas l'unanimité. Il suppose que certaines études ne montrent pas cette relation et il aimerait pouvoir en prendre connaissance. Il se demande si des études d'intervention ont été faites sur ce

thème, mettant en relief des résultats positifs concrets et réels. Il se demande également si, selon les pétitionnaires, un animal de laboratoire doit être traité comme le même animal dans la nature, à l'état sauvage ou domestique.

M. Sarukhanyan déclare qu'un sociologue s'est basé sur un échantillon de population en posant des questions pour analyser les préjugés des personnes interrogées. Il y avait des questions en lien avec le racisme dans le questionnaire et les personnes qui avaient de la peine à accepter les hommes qui ne leur ressemblaient pas avaient également des tendances spécistes. En effet, ces dernières n'appréciaient pas non plus les animaux. Il souligne qu'il y a une nette relation entre le fait de dénigrer les autres individus et le fait de dénigrer les animaux. Contre l'affirmation qu'il n'est pas possible qu'aucune étude ne s'oppose à cette théorie, il confirme que cela fait l'unanimité.

M^{me} Cosandey rappelle que, même si les droits de l'homme sont enseignés à l'école, il y a malgré cela toujours des actes violents commis entre les hommes. Le fait d'enseigner ce qu'est le spécisme et de développer l'empathie, l'altruisme et la bienveillance à l'aide des animaux ne mettra pas fin à toute violence à l'égard des hommes ou des animaux. Cependant, cela permettra une prise de conscience. Sur les rats de laboratoire vis-à-vis des rats de la nature, elle indique que, sur le plan philosophique, sachant que les animaux ont un désir de vivre, qu'ils ressentent la douleur et qu'ils cherchent à la fuir, ils sont à considérer de la même manière.

M. Sarukhanyan comprend que certaines justifications existent et que certaines violences sont infligées aux animaux pour des raisons utilitaristes, comme c'est le cas pour l'utilisation des rats en tant que simples cobayes de laboratoire. Il remarque cependant que la violence est unanimement rejetée par la société, mais cette dernière fait tout de même souffrir des êtres vulnérables, ce qui est paradoxal. La règle d'or éthique est pourtant la suivante : « ne pas faire à autrui ce que l'on ne veut pas que l'on nous fasse ». Il imagine la situation où des extraterrestres plus intelligents débarqueraient sur la planète et feraient subir aux hommes des violences, en les utilisant par exemple pour des expériences de laboratoire. Les hommes jugeraient cela inadmissible. De nombreux débats à ce sujet existent chez les philosophes. Le but serait ici que les enfants apprennent à l'école que, même si un animal appartient à une autre espèce que l'espèce humaine, ce n'est pas pour autant que ses intérêts ne doivent pas être pris en compte. Les animaux ressentent également de la souffrance et il faut donc les respecter.

Une députée (S) en vient aux aspects pratiques de cette pétition et pense que cela relève plutôt de **l'éducation que les parents** devraient offrir à leurs enfants, au lieu qu'ils apprennent cela à l'école. Elle pense par ailleurs que cette thématique est en lien avec le respect de la nature. Enfant, il lui avait été

enseigné qu'il fallait respecter les arbres et ne pas en couper les branches. Elle observe qu'à présent, dans les parcs, de nombreux enfants brisent des branches. Selon elle, il conviendrait d'enseigner l'écologie et le respect des êtres vivants de manière liée, dans le contexte de la sauvegarde de la nature. Il ne faudrait pas faire de cette thématique un enseignement particulier.

M^{me} Cosandey confirme que ce serait l'idéal et que la prise de conscience globale par rapport à la planète et à l'écologie a également toute son importance. M. Sarukhanyan comprend que les parents devraient enseigner ces valeurs éthiques à leurs enfants mais précise que, pour ceux qui ne le font pas, il convient pour la société de prendre le relais – ceci pour le bien de l'ensemble de la cité.

Un député (Ve) se demande comment et à quel degré de scolarité les pétitionnaires veulent introduire cela. Il lui est répondu que cela pourrait être introduit dès la 7P ou 8P. Un âge autre peut cependant être envisagé, du moment que ces principes sont transmis. Ces interventions peuvent avoir lieu à tout âge mais d'une manière différente selon l'âge. En effet, la réflexion éthique évolue selon l'âge et M^{me} Cosandey suggère que cela soit enseigné le plus tôt possible. Il conviendrait d'apprendre aux enfants qui sont les animaux, sachant que ce sont des êtres revêtant des qualités humaines comme la culture, la capacité à manier des outils, l'altruisme, la mémoire, la conscience de soi etc. Cet apprentissage peut effectivement être fait dès le plus jeune âge.

Des associations pourraient par exemple intervenir dans les classes et une personne du DIP vérifierait leur travail.

Un député (PLR) se demande si le fait d'enseigner ce qu'est le spécisme et la notion de respect des animaux ne risque pas de mener à des dérives. Il déclare que les animaux pourraient alors être considérés comme **sujets de droit** et être ainsi sur un pied d'égalité avec les humains.

M. Sarukhanyan répond que si cette pétition s'inscrit dans le cadre de l'association Pour l'Égalité des Animaux, cette égalité est factuelle. Il convient en fait simplement de tenir compte de la souffrance de l'autre dans nos actions, afin de léser le moins possible les intérêts des êtres vivants qui nous entourent. Cela ne veut pas dire que les écureuils devraient avoir le droit de vote ou qu'un homme devrait aller en prison pour avoir tué une mouche, mais il faut tenir compte des intérêts de l'autre et respecter autant que possible les animaux. L'analogie pourrait se faire avec les hommes qui n'ont pas le droit à l'avortement, mais ce droit ne correspond pas à leurs intérêts et ils n'ont donc pas besoin d'en bénéficier alors que c'est le cas pour les femmes. Il ne s'agit pas d'octroyer des droits aux animaux sachant qu'ils

n'en ont pas besoin mais simplement de respecter leurs intérêts et d'agir en conséquence.

Le député (PLR) se demande si le spécisme peut également exister entre les animaux. Il lui est répondu que le fait qu'un lion dévore une gazelle ne relève pas du spécisme et diffère par exemple du fait qu'un homme aime son chien mais méprise et maltraite un cochon.

Le même député (PLR) demande si les animaux devraient avoir des droits. Il n'est pas répondu clairement à sa question mais affirmé que le simple fait de respecter leurs intérêts serait suffisant. Le député rétorque alors que, si les animaux sont considérés comme étant « autrui », alors ils doivent être considérés comme **sujets de droit** dans la société et, par conséquent, disposer de droits et d'obligations. M. Sarukhanyan indique qu'il n'y aurait même pas besoin de lois dans la société si les êtres humains se respectaient les uns les autres. Il conviendrait, dans cette optique, de respecter les animaux.

Le député (PLR) prend acte de cette réponse évasive et remarque que la vidéo présentée précédemment tendait à prouver que, entre l'homme et l'animal, il n'y avait pas une différence de nature mais seulement une différence de degré. Ce principe est problématique, et il cite le philosophe Peter Singer qui déclare que le fait de tuer un nouveau-né handicapé n'est pas équivalent, du point de vue moral, au fait de tuer une personne. Qu'il n'y a pas de mal dans cet acte. Il aimerait l'avis des auditionnés sur cette déclaration.

M. Sarukhanyan précise que le fait que certains nouveaux-nés naissent sans cerveau explique le fait que le philosophe les considère comme moins importants que d'autres personnes ou que les animaux, sachant qu'ils n'ont aucune vie mentale intérieure. Il ne partage cependant absolument pas cet avis et pense que tout être mérite d'être traité avec dignité, qu'il dispose de capacité mentale ou pas. Le député (PLR) répond que Peter Singer lui dirait sûrement que cette considération émane d'un reliquat religieux dépassé. M. Sarukhanyan dit que la notion de dignité est très importante. Il suggère que le DIP intervienne directement dans les écoles, ce qui serait plus pratique que l'intervention des associations.

Le député (PLR) demande si l'attention portée aux animaux dans la famille de chacun ne pourrait pas être suffisante. L'auditionné pense qu'il serait préférable que la société offre ces valeurs à ceux qui ne les ont pas reçues au sein de leur famille. Ce n'est pas parce que les parents ne donnent pas une éducation éthique à leurs enfants qu'ils doivent grandir sans, surtout sachant que des valeurs comme l'empathie, l'altruisme et la bienveillance

sont essentielles. Il lui paraît très important que cela soit transmis par l'éducation scolaire également.

Un député (MCG) confirme que la cruauté envers les animaux est très dangereuse et développe la violence. Il mentionne une anecdote personnelle. Il avait lu la phrase suivante inscrite sur un mur à Nice : « Tant que l'homme sera cruel avec les animaux, il y aura des guerres ». Cette phrase l'avait marqué. Par ailleurs, il rappelle que le cochon est un animal très intelligent, qui perçoit la mort plusieurs jours à l'avance. L'animal était considéré comme une chose auparavant et, aujourd'hui, l'on sait que le cochon est l'un des animaux qui a le cerveau le plus développé. Il comprend la démarche des pétitionnaires et l'envie d'intégrer ces nouveaux éléments mais se demande comment cela sera mis en œuvre.

M. Sarukhanyan explique qu'il faudra expliquer aux enfants que ces êtres vivants ont la capacité de ressentir des émotions et notamment la douleur. De ce fait, ils doivent être respectés. Ceci est valable pour tous les animaux, que leur cerveau soit aussi développé que celui du cochon ou pas.

Un autre député (MCG) n'est pas surpris que ce problème soit abordé. Il ajoute qu'il a été enseignant pendant 35 ans et précise que ces questions sont généralement abordées en classe. Actuellement, les élèves sont très différents au niveau des origines ethniques, sociales, etc. L'aspect pratique n'est donc pas évident, dans le sens où des sorties dans des fermes ne sont pas faciles à mettre en place, par exemple. Il se souvient du fait que, enfant, il avait vu un cochon se faire égorger et cela lui avait fait verser des larmes. Il indique que les enfants de la société actuelle sont confrontés à des images beaucoup plus violentes avec des êtres humains qui se font égorger, en lieu et place du cochon. L'être humain n'est plus respecté par sa propre espèce et ceci est un problème dramatique. Ces notions relèvent du bon sens et sont enseignées au sein de la famille, selon lui. Il rappelle que le racisme était courant à l'époque et qu'en quelques années les mentalités ont changé. Il suggère que les enseignants transmettent à leurs élèves qu'il faut condamner toute souffrance, quelle qu'elle soit. Il suffirait de s'en tenir à ce mot d'ordre selon lui.

M^{me} Cosandey signale que la diversité au niveau des enfants de la classe est enrichissante, car des enfants venant de milieux différents se rencontrent et échangent des éléments de leur culture et éducation respective. Elle rappelle que le fait de dénigrer de manière arbitraire un être vivant qui ne nous ressemble pas entre dans le cadre des notions telles que le spécisme, le sexisme et le racisme.

Le député (MCG) indique que le problème est que l'on fait souffrir les animaux pour se nourrir et que l'on ne pourrait alors plus boire de lait ou

manger du veau si l'on considère qu'aucune souffrance ne doit leur être infligée. Il mentionne le fait qu'auparavant les lapins étaient élevés pour être mangés alors que ce sont maintenant des animaux domestiques.

M^{me} Cosandey déclare que le rôle de ces interventions est simplement de présenter une problématique de société et non pas de prescrire des comportements. L'objectif est la prise de conscience des enfants du fait qu'ils partagent leur environnement avec d'autres êtres vivants et qu'il convient de respecter ces derniers. La violence ne doit surtout pas être utilisée injustement. Le fait de respecter les animaux devrait relever de la logique et du bon sens mais ce n'est malheureusement pas toujours le cas.

Un député (PDC) pense que l'école reflète les préjugés de la société. La science a prouvé que les animaux ont une conscience et une intelligence, mais cela ne figure pas encore dans les programmes scolaires. Il suggère que l'institut de formation des professeurs travaille en collaboration avec les associations pour adopter cette approche et la relayer. Il est frappé par l'attitude des hommes face aux animaux et qualifie cela de « génocide » des animaux. Il lui semble essentiel d'inculquer le respect de l'animal.

M. Sarukhanyan confirme que cela pourrait se faire **en collaboration avec les professeurs**. Il signale qu'il y a eu un saut qualitatif puisque avant les animaux étaient considérés comme des machines. C'est seulement durant le siècle présent que les animaux sont passés du statut d'objet au statut de sujet. Il peut y avoir des conséquences positives concrètes en informant sur ces aspects, au niveau de l'action avec les animaux et de notre contact avec eux. Il convient de prendre conscience que l'animal est un être capable de ressentir de la souffrance. Les enseignants devraient concrétiser le changement de statut des animaux à travers l'apprentissage des connaissances scientifiques concernant les animaux. En effet, ces découvertes scientifiques donnent lieu à des conséquences éthiques dont il faut tenir compte.

Un 3^e député (PLR) comprend que le respect des animaux par l'être humain est important. Il reprend l'exemple des extraterrestres qui débarqueraient et feraient des expériences avec les humains et confirme que l'être humain lutterait contre ces pratiques parce qu'il éprouverait un sentiment d'injustice. Pour que cette injustice soit éprouvée, il faut un certain niveau de raisonnement que les animaux n'ont pas, selon lui.

M. Sarukhanyan précise qu'il ne voulait pas dire que les animaux avaient des capacités morales comme les nôtres mais simplement que le fait que l'on considère comme injuste d'infliger une telle violence aux hommes doit être transposé à des êtres qui ont moins de capacités. Les animaux ont un intérêt à

ne pas subir de souffrance inutilement, indépendamment de leurs capacités morales. Ce n'est pas parce qu'un être n'a pas des capacités morales qu'il ne faut pas le respecter. Il faut même le protéger davantage, en réalité. C'est le cas pour les bébés, qui sont des êtres sensibles dépourvus de capacité morale étant petits. Il en est de même pour les animaux. Sur l'expérimentation, il évoque le fait qu'il déteste aller chez le dentiste, qu'il se sent mal dans cette situation où il sait qu'il va souffrir. Il arrive cependant à rationaliser cette souffrance et à la relativiser, sachant que c'est pour son bien. L'animal qui subit une expérience ne peut la rationaliser comme les hommes et souffre sans savoir pourquoi.

Le même député (PLR) comprend qu'il faut respecter les animaux et ne pas leur infliger des violences inutiles, mais dit qu'il avait compris que le spécisme consistait à ne pas faire des différenciations entre les différents animaux, sachant que **certains animaux sont plus nuisibles que d'autres**. Il rappelle que certains animaux considèrent d'ailleurs entre eux que certains autres leur sont nuisibles. Il déclare qu'il y a des différenciations entre les hommes puisque les enfants ont des droits différents de ceux des adultes, comme le droit de vote en étant majeur mais pas mineur, par exemple. Une différenciation se fait entre les êtres humains et cela ne le choque donc pas qu'elle se fasse également entre les animaux.

M. Sarukhanyan explique que c'est le fait de négliger les intérêts d'un être sensible simplement parce qu'il est d'une autre espèce qui pose problème. Il faut mettre les animaux dans le cercle des êtres vivants et les respecter. Il faudrait peut-être même faire des différenciations pour répondre au mieux aux intérêts de chacun. Il convient de regarder les besoins des hommes par rapport à ceux des animaux pour déterminer ce qui peut être fait.

Un député (UDC) signale qu'il élève lui-même des animaux domestiques. C'était à l'origine pour en faire commerce et ce n'est plus le cas maintenant. Il a élevé des cochons, des chevaux, des moutons, etc. et il relève que, bien qu'ils soient élevés en milieu domestique, les animaux gardent leur instinct qui leur commande parfois de fuir l'homme. Quand ils sont malades ou en difficulté par contre, ils cherchent l'empathie de l'être humain. Les animaux se rapprochent alors de l'homme même si leur instinct leur dicte de partir. Ils ont compris que l'être humain pouvait les aider.

On lui répond qu'il serait possible de vivre dans une société où le respect des animaux existe. Il mentionne l'ouvrage *Zoopolis*, qui aborde les relations entre les humains et les autres êtres sensibles. Le fait de prendre conscience de toutes ces relations entre espèces pourrait être la base d'une société nouvelle. En effet, c'est en ayant subi un formatage culturel que l'on oublie que les animaux nous sont proches.

Puisqu'il n'y a pas de demandes d'auditions, le président M. Baud propose de passer à la discussion interne.

4. Discussion de la commission et vote

Le PLR juge la problématique intéressante. Il lui semble que les commissaires sont tous d'accord avec le but de la pétition : l'être humain a des devoirs, et notamment celui de se comporter de manière correcte envers les animaux. Ce ne sont pas les animaux qui ont des droits mais les hommes qui ont des devoirs envers eux. Il en va de leur dignité à eux, les hommes, de les mettre en œuvre.

Cependant, ce qui est hautement problématique est la pensée qui se cache derrière ces belles valeurs. Le principe moral de l'égalité de considération des intérêts qui devrait s'appliquer à l'ensemble des êtres vivants ayant la capacité de souffrir est discutable. En effet, cette vision des choses oblige à affirmer que tous les hommes ne sont pas des personnes (un enfant anencéphalique, par exemple, puisqu'il ne souffre pas) et que certains animaux sont des personnes ; les auditionnés disent « autrui » pour signifier cela. L'histoire d'ailleurs a déjà connu de retentissants procès d'animaux, auxquels on avait accordé des droits mais aussi des devoirs, qu'il s'agissait de sanctionner s'ils étaient transgressés. Nous sommes en présence d'un **antihumanisme**. Il pense également qu'il est problématique qu'aucune étude apportant un autre point de vue n'ait été amenée. Quant à l'argument de la destruction massive d'espèces, c'est un tout autre problème, étranger à cette pétition. La destruction des bébés phoques notamment et d'autres animaux est effectivement à prendre en compte, mais ailleurs qu'ici. Enfin, **le caractère légèrement sectaire des propos tenus** n'a pas échappé au député qui, pour le PLR, demandera le dépôt de cet objet sur le bureau.

Le PDC pense qu'il convient de renvoyer cette pétition au Conseil d'Etat. Le problème n'est pas Peter Singer, sachant que les pétitionnaires n'en ont pas parlé, ni dans la pétition, ni dans leurs propos. Il confirme qu'il ne faut pas aller au-delà de ce qu'ils ont demandé. De nouvelles connaissances scientifiques sur les animaux sont largement admises et devraient être portées à la connaissance de tous, comme cela a été le cas pour le climat. La société assiste à un **changement de paradigme dans la connaissance des animaux**. L'école est l'institution du progrès et doit justement être ouverte aux nouveautés. Les enseignants devraient être sensibilisés sur ce point et l'enseigner. Le renvoi au Conseil d'Etat lui paraît être une bonne option, sachant qu'il s'exprime au nom du PDC.

Le groupe PS adhère au dépôt de la pétition sur le bureau. Il confirme que cela manquait de points scientifiques et de liens concrets avec l'éducation. Il précise également que M^{me} Cosandey semblait avoir davantage le sens des réalités que M. Sarukhanyan. Le fait d'insister sur le respect des animaux est tout à fait légitime mais le fait de combattre le spécisme l'est un peu moins. Ces considérations renvoient au **domaine des sectes** et il convient donc de ne pas s'en approcher. Pour ces raisons, il propose le dépôt sur le bureau du Grand Conseil.

Le groupe MCG votera le dépôt sur le bureau. La technique de transmission du message par des personnes envoyées dans des classes lui paraît inadéquate. Le système est basé sur l'enseignant qui transmet des bases éducatives qui sont complémentaires à celles inculquées par la famille. Il y a ici une marge de conflit d'intérêts entre différents modes d'éducation. **Certaines religions condamnent le chien, l'âne, le cochon ou d'autres animaux.** Comment en tenir compte ici ? Ce programme ne permettra pas de résoudre le problème. Il rappelle que les enseignants ont transmis le respect des races.

L'UDC est divisée. Un député pense qu'il convient de renvoyer la pétition au Conseil d'Etat sachant que **c'est l'école qui devrait apprendre cela aux enfants.** Chacun recevra une vision différente selon sa famille. Et il conviendrait d'expliquer à tous que les animaux doivent être respectés. L'école devrait pouvoir faire cela sachant que cela ne se fera pas nécessairement dans toutes les familles. Il évoque le fait que certains enfants changent à présent de trottoir quand ils voient un chien alors que ce n'était jamais le cas auparavant.

Un député PLR répond au PDC que le génocide animal est en fait lié aux pratiques alimentaires de l'homme. Il faudrait plutôt agir sur le changement des habitudes alimentaires plutôt sur le combat contre le spécisme.

Les Verts sont favorables au dépôt sur le bureau du Grand Conseil, au nom des Verts. Il souligne que les termes « morale », « éthique » et « responsabilité » sont ressortis de nombreuses fois dans la présentation. Il confirme que tout cela appartient au domaine de l'éducation et selon lui **les familles ont le droit d'avoir des avis et intérêts différents.** Il évoque l'exemple de la famille avec une ferme qui élève et tue des animaux en comparaison avec la famille qui entoure son petit caniche de tous les soins. Il y a plus qu'un message derrière cette pétition selon lui. Il lui semble que c'est plutôt une école de pensée et il craint que cela l'oblige un jour à renoncer à la viande.

Un autre député (UDC) pense que cela va beaucoup plus loin que ce qu'essaye de faire comprendre les intervenants. Il relève que les **deux personnes ne semblaient pas tout à fait d'accord sur le message à faire passer**. Il est favorable au dépôt également. Le fait de manger du chien ou non, du cochon ou non relève d'un élément culturel. Si les personnes refusent de s'adapter à la culture, c'est aux familles selon lui d'éduquer leurs enfants à ce qu'il faut manger ou non.

Le groupe EAG est aussi favorable au dépôt sur le bureau du Grand Conseil. Il n'est pas possible d'intégrer toutes les volontés des différentes associations dans les programmes scolaires. Selon lui, cette problématique est contenue dans la notion de respect globale, largement enseignée.

Le président passe au vote du renvoi au Conseil d'Etat :

Pour :	2 (1 UDC, 1 PDC)
Contre :	11 (3 S, 1 Ve, 3 PLR, 1 UDC, 2 MCG, 1 EAG)
Abstention :	–

REFUSÉ

Le renvoi au Conseil d'Etat de la P1959 est refusé.

Le président passe au vote du dépôt sur le bureau du Grand Conseil :

Pour :	11 (3 S, 1 Ve, 3 PLR, 2 UDC, 1 MCG, 1 EAG)
Contre :	1 (1 PDC)
Abstention :	1 (1 UDC)

ACCEPTÉ

Le dépôt de la P 1959 sur le bureau du Grand Conseil est accepté.

Pétition (1959)

Intégrons le respect des animaux dans les écoles !

Mesdames et
Messieurs les députés,

La Suisse fait déjà de la prévention contre le sexisme et le racisme et il est nécessaire d'en faire autant concernant le **spécisme**. Les philosophes ayant réfléchi sur l'éthique animale indiquent que le spécisme est l'idéologie qui considère que la vie et les intérêts des animaux peuvent être négligés simplement parce qu'ils sont d'une autre espèce. Ils arrivent à la conclusion que le spécisme est irrationnel et injuste car les humains ne sont pas les seuls à ressentir des émotions et que nous devons **respecter la vie et les intérêts de tous les êtres sensibles**.

Par ailleurs, en ces temps de **crise écologique**, il est plus que nécessaire **d'enseigner que les humains partagent cette planète avec d'autres habitants éprouvant aussi des émotions et devant être protégés**.

Eduquer les enfants au respect de la vie animale dans les écoles permettrait de concrétiser la moralité commune de toutes les civilisations humaines : ce n'est pas parce que certains êtres sont différents qu'on peut leur infliger de la violence.

Vu ce qui précède, **l'association PEA et les signataires demandent au Grand Conseil d'intégrer le respect des animaux et la prévention contre le spécisme dans les programmes d'enseignement**.

N.B. 415 signatures¹
p.a. Pour l'Égalité Animale (PEA)
Chemin de Grange-Canal 28a
1224 Chêne-Bougeries

¹ Pour information, la pétition est en outre munie de 1920 signatures électroniques



Source : Cerveau & Psycho, novembre-décembre 2013

De la cruauté envers les animaux à la violence

Pourquoi certains individus sont-ils violents, n'hésitant pas à torturer ou à tuer leurs pairs ? Si la réponse est loin d'être établie, il est aujourd'hui avéré que la cruauté envers les animaux est un facteur prédictif de la violence.

Laurent Bègue

Laurent Bègue est professeur de psychologie sociale à l'Université de Grenoble, où il dirige le Laboratoire interuniversitaire de psychologie : personnalité, cognition, changement social (EA 4145).

Les fusillades sur les campus ne sont plus exceptionnelles. Elles se produisent souvent aux États-Unis, mais la Norvège et l'Allemagne n'ont pas été épargnées. Stephanie Verlinden-Szedny et ses collègues de l'Université de l'Oregon, aux États-Unis, ont étudié les comportements d'adolescents impliqués dans neuf fusillades mortelles en milieu scolaire. Ils ont constaté que 45 pour cent d'entre eux avaient été auteurs d'actes de cruauté.

Plusieurs études psychologiques réalisées pour comprendre les caractéristiques des tueurs ayant commis plusieurs homicides le même jour ou des tueurs en série (auteurs de plusieurs homicides, mais sur des durées plus longues et dans des circonstances variées) révèlent que la cruauté envers les animaux peut être un marqueur de violence envers les êtres humains. Ainsi, dans une étude rétrospective faite auprès de 36 criminels multirécidivistes emprisonnés, 36 pour cent d'entre eux disaient avoir tué et torturé des animaux durant leur enfance, et 46 pour cent quand ils étaient adolescents.

Dans une autre étude réalisée en milieu carcéral auprès de 180 prisonniers, Brandy Henderson, de l'Université du Tennessee, a montré que 82,5 pour cent déclaraient avoir frappé des animaux, 36 pour cent leur avoir donné des coups de pied, 33 pour cent les avoir pris pour cible avec une arme, 17 pour cent en avoir étranglé, etc.

Un indicateur précoce ?

Frank Ascione, de l'Université de Denver, définit la cruauté envers l'animal comme un comportement socialement inacceptable qui lui cause intentionnellement douleur, souffrance et détresse, voire entraîne sa mort. Il s'agit donc d'un ensemble de conduites qui nuisent à l'animal et diffèrent de l'exploitation de l'animal pour sa viande ou sa peau.

Les psychiatres admettent depuis longtemps que la cruauté enfantine envers les animaux permet souvent de prévoir de futures conduites antisociales, notamment les violences aux personnes. John Mac Donald, de l'Hôpital psychiatrique du Colorado, est l'un des premiers chercheurs à avoir relié la cruauté enfantine envers les animaux et la violence ultérieure face à des êtres humains. Il a suivi 100 personnes ayant menacé quelqu'un de mort, 48 patients psychotiques et 52 non psychotiques vivant dans un hôpital...

II

OPINION THE BIG IDEA

The human cost of devaluing animals

How do children develop racial prejudice and other forms of discrimination? One answer may lie in how they feel about non-human animals, say **Gordon Hodson** and **Kimberly Costello** – and understanding the link could help us to avoid its harmful consequences

"AUSCHWITZ begins whenever someone looks at a slaughterhouse and thinks: they're only animals," wrote the philosopher and social commentator Theodor Adorno, reflecting on the Holocaust. He argued that humans degrade, exploit and wilfully murder "undervalued" other people once they are considered to be animal-like. Genocides can happen, therefore, when we think of members of other groups – outgroups – to be considerably less human than ourselves. This process unleashes a raft of negativity as the moral protections normally afforded to humans are cast aside.

We have a long history of feeling vastly superior to other animals, not only in terms of language, culture, sentience and intelligence, but through the presumed right to control other species. The book of *Genesis* sanctions this, stating that Adam was provided with animals to satisfy his needs and goals. But we also have a long, sad history of inflicting discrimination, hatred, misery and even genocide on our own species, in a manner unmatched among non-human animals.

These observations led prejudice researchers, including us, at Brock University in Ontario, Canada, to develop two novel propositions

PROFILE

This article is based on papers in *Advances in Understanding Humanness and Dehumanization* (Psychology Press) and in the *British Journal of Social Psychology*. Gordon Hodson is a professor of psychology at Brock University in Ontario, Canada. His latest book (with Miles Hewstone, University of Oxford) is *Advances in Intergroup Contact* (Psychology Press). Kimberly Costello recently completed her PhD at Brock

about the nature of dehumanisation and prejudice. The first is that the perception of a divide between humans and animals fuels prejudice toward human outgroups, such as immigrants or racial minorities. The second is that this animal-human divide effect is explained by heightened dehumanisation of the outgroups, itself the direct result of undervaluing animals relative to humans. Our two propositions underpin a theory we call the interspecies model of prejudice.

We know very little about the origins of dehumanisation. And we don't know much about the mechanisms through which it turns into prejudices, but we and researchers in other labs have found clear evidence that dehumanisation predicts prejudice in adults. Recently, we have turned our attention to explaining the prejudices expressed by children in terms of dehumanisation. This research represents crucial evidence linking human-animal relations with prejudices against outgroups. It may also highlight strategies for intervening at an early stage.

Building on experiments with university students, our recent studies involved white Canadian children aged between 6 and 10 – and their parents. We showed the children photographs of black and white boys and girls, and photos of various animals. Participants were asked to attribute to the images of the children what are widely considered to be uniquely human emotions (sympathy, love, embarrassment, guilt) and non-uniquely human emotions (happiness, excitement, sadness, fear). We also asked them to attribute to the target children uniquely human personality traits (curious, creative, careless, disorganised), and also non-uniquely human



"How we treat animals directly affects how we treat each other"

ones (nervous, calm, friendly, mean).

To tap children's beliefs that humans are different from animals, we asked them to place pictures of people of various races and animals of various species closer together or farther apart on a horizontal board, with greater distance between human and animal pictures reflecting a child's greater belief in the distance between them. A vertical board was used to gauge perceptions of human superiority over animals. Wider distances between the targets reflected stronger

For more opinion articles and to add your comments, visit newsscientist.com/opinion



beliefs in human superiority over animals.

The results were fascinating, providing the first direct evidence that young children dehumanise other children along racial lines. Importantly, those who believed most strongly in the superiority of humans over animals showed the greatest dehumanisation in that they regarded the black children as possessing fewer uniquely human qualities, which in turn predicted increased prejudice toward black children.

Involving the parents also turned out to be very important. Using measures designed for adults, we replicated these patterns among the parents. We also used some standard tests to discover pre-existing racial prejudices, and whether they held ideological preferences for

hierarchical or egalitarian relationships between groups. We were intrigued to find that parents who endorsed social hierarchy and inequality reared children with stronger beliefs in the human-animal divide—which, as we noted above, kicks off dehumanisation and racial prejudice.

Across various studies in our lab, we found that the correlation between the perceived human-animal divide and human prejudices, for example, against immigrants, is as strong as the correlation between a host of other psychological factors featuring in other research that have gained traction. For example, the amount of contact between groups is known to be an important driver of prejudice between them, as are cultural

Most cultures still sanction the “right” to control and use other species

stereotypes and the perception that a group constitutes a threat to another.

So what are the implications of our work? Well, it seems Adorno’s hunch was spot on: dehumanising outgroups is driven largely by our sense of superiority, importance and value over animals. It only “works” if we agree animals are inherently of lesser value. Fortunately, these findings also show ways to reduce dehumanisation.

In several experiments, we found framing animals as similar to humans (elevating animals “up” to the human level) stops dehumanisation in its tracks, significantly reduces prejudice and extends moral concern to marginalised groups. Conversely, consistent with the reasoning in our model, emphasising human similarity to animals—psychologically “demoting” humans to the “inferior” status of animals—exacerbates negativity as much as emphasising the human-animal divide.

Fortunately, exposing children to media presentations that emphasise animal similarity to humans decreases their perception that humans are naturally superior to animals. But it has not proven to reduce the dehumanisation or prejudice they exhibit. This suggests that we may need to use more concrete strategies, including having children interact with animals.

It is important to note that it is largely irrelevant whether humans are objectively superior to animals. In many domains, our abilities greatly exceed those of animals, but in other areas we are clearly inferior. But our rights as humans should not supersede those of other animals simply because we possess superior abilities in some domains. After all, we no longer follow that rule as a species: we morally and legally protect people without full mental capacity, people with physical disabilities, the young and the elderly.

We face the same struggle for animal rights as we did for civil rights, women’s rights, gay rights or children’s rights. Historically, we resisted the abolition of human slavery on the grounds that the economic damage would be insurmountable, and we hear these same arguments about animal rights. Rather than considering moral conduct a luxury, we need the courage to reinvigorate the ideas of the Enlightenment to meet the challenges of the 21st century. This makes sense morally and scientifically: how we treat animals not only says a lot about us as a species, but it directly affects how we treat each other. ☐

PHOTO: GETTY IMAGES/ALAMY

III



Explaining dehumanization among children: The interspecies model of prejudice

Kimberly Costello* and Gordon Hodson

Brock University, Ontario, Canada

Although many theoretical approaches have emerged to explain prejudices expressed by children, none incorporate outgroup dehumanization, a key predictor of prejudice among adults. According to the Interspecies Model of Prejudice, beliefs in the human–animal divide facilitate outgroup prejudice through fostering animalistic dehumanization (Costello & Hodson, 2010). In the present investigation, White children attributed Black children fewer ‘uniquely human’ characteristics, representing the first systematic evidence of racial dehumanization among children (Studies 1 and 2). In Study 2, path analyses supported the Interspecies Model of Prejudice: children’s human–animal divide beliefs predicted greater racial prejudice, an effect explained by heightened racial dehumanization. Similar patterns emerged among parents. Furthermore, parent Social Dominance Orientation predicted child prejudice indirectly through children’s endorsement of a hierarchical human–animal divide and subsequent dehumanizing tendencies. Encouragingly, children’s human–animal divide perceptions were malleable to an experimental prime highlighting animal–human similarity. Implications for prejudice interventions are considered.

The causes of outgroup prejudice have proven to be multifaceted. In the adult literature, outgroup dehumanization has emerged as a robust predictor of prejudice in intergroup contexts (Costello & Hodson, 2010; Goff, Eberhardt, Williams, & Jackson, 2008; Hodson & Costello, 2007; Leyens *et al.*, 2000). Surprisingly, outgroup dehumanization has yet to be recognized as a fundamental aspect of prejudice among children, with no extant studies on racial dehumanization in particular. Here, we investigate children’s racial dehumanization within the context of an Interspecies Model of Prejudice (Costello & Hodson, 2010). Specifically, we consider whether children’s propensity for perceiving humans as superior to animals leads to outgroup derogation by increasing dehumanization. We also explore the role of parental social dominance orientation and whether children’s beliefs regarding the human–animal divide are informed by parental preferences for general intergroup dominance. Finally, we examine the malleability of children’s human–animal divide beliefs to inform the development of future prejudice interventions.

*Correspondence should be addressed to Kimberly Costello, Department of Psychology, Brock University, St. Catharines, Ontario, Canada L2S 3A1 (e-mail: kimberly.costello@brocku.ca).

Prejudice among children

It is well established that children display prejudicial attitudes by middle childhood (Aboud, 2003; Bigler & Liben, 2007; Rutland, Cameron, Milne, & McGeorge, 2005). Several theories have attempted to explain children's prejudices in terms of social-environmental factors, motivational roots, and/or individual differences. For instance, prevailing approaches focus on prejudicial parental attitudes (Allport, 1954; Rodriguez-Garcia & Wagner, 2009; Sinclair, Dunn, & Lowery, 2005; White & Gleitzman, 2006), social normative influences (Rutland *et al.*, 2005), internalized lay theories about intergroup relations (Levy, West, & Ramirez, 2005), and even interracial friendships (Feddes, Noack, & Rutland, 2009). Other perspectives consider motivational processes such as the development of moral reasoning (Killen, 2007), ingroup identification (Rutland, Killen, & Abrams, 2010), and threats to one's social identity (Nesdale, Durkin, Maass, & Griffiths, 2005). From an individual difference perspective, children's prejudice has been explained in terms of disordered personality traits resulting from authoritarian-type childrearing (Adorno, Frenkel-Brunswik, Levinson, & Sanford, 1950; Altemeyer, 1996; Knafo, 2003; Peterson, Smirles, & Wentworth, 1997). In yet another approach, Aboud (1988) argues that racial biases in children are largely determined by limited cognitive-perceptual abilities. Specifically, abstract reasoning and inclusive categorization are seen as critical determinants of racially biased expressions in children (Aboud & Spears Brown, *in press*; Bigler, Jones, & Loblinger, 1997; Bigler & Liben, 1992). For example, children who fail to master a basic water conservation task (i.e., recognizing that a short wide glass can hold equivalent fluid to a tall thin glass) show evidence of less sophisticated cognitive ability of the sort associated with greater intergroup bias (Doyle & Aboud, 1995). Further evidence implicating the role of cognitive capabilities in prejudice development is found in longitudinal studies showing that weaker cognitive abilities in childhood predict greater levels of prejudice in adulthood (Deary, Batty, & Gale, 2008; Hodson & Busseri, 2012). These approaches have undoubtedly advanced our understanding of prejudice in children. However, noticeably absent from the literature is the role of outgroup dehumanization. Here, we consider whether children devalue outgroups because they endorse perceptions that racial outgroups are more animalistic and consequently 'less human' in nature.

Outgroup dehumanization

Dehumanization is a psychological process through which others are derogatively likened to 'animals' and perceived as 'less human' (Haslam, 2006; Leyens *et al.*, 2000).¹ In intergroup contexts, dehumanization can serve to justify the exclusion of outgroups from moral consideration (Bandura, 1999; Bar-Tal, 1989; Opatow, 1990), rendering them 'unworthy' of assistance (Costello & Hodson, 2011) or forgiveness (Tam *et al.*, 2008). Not surprisingly, dehumanization is also associated with heightened outgroup prejudices (Costello & Hodson, 2010; Hodson & Costello, 2007) and greater acceptance of outgroup-directed violence (Goff *et al.*, 2008). Put simply, dehumanizing an outgroup paves the way for negative treatment and evaluation of that group.

Dehumanization can involve explicit animalistic-outgroup comparisons, such as historical portrayals of Blacks as 'apes' or Jews as 'vermin' (Livingstone-Smith, 2011).

¹ According to Haslam (2006) outgroups can also be mechanistically dehumanized. Given our interest in human-animal ideology, we focus on animalistic dehumanization.

Contemporary approaches to dehumanization, however, are subtler in nature and involve the lesser attributions of 'uniquely human' characteristics to outgroups (Haslam, 2006; Leyens *et al.*, 2000). For example, tests of Leyens *et al.* (2000, 2001) infrahumanization hypothesis reveal that people are reluctant to attribute secondary emotions that are considered 'uniquely human' to the outgroup (see Demoulin *et al.*, 2004; Paladino *et al.*, 2002; Vaes, Paladino, Castelli, Leyens, & Giovanazzi, 2003). In contrast, differential attributions of primary emotions that humans share with other animals between the ingroup and outgroup are not expected or typically observed (Demoulin *et al.*, 2004; Leyens *et al.*, 2000, 2001). Furthermore, the concept of 'humanity' is only activated when the ingroup (not outgroup) is associated with uniquely human emotions (Vaes, Paladino, & Leyens, 2006). Interestingly, the lesser attribution/association of uniquely human emotions to outgroups usually occurs independently of emotion valence (Leyens *et al.*, 2000, 2001; Paladino & Vaes, 2009), suggesting that infrahumanization is more than a mere expression of ingroup favouritism. Comparable dehumanizing patterns have also been uncovered for the differential attributions of 'uniquely human' personality traits to the ingroup versus outgroup (Haslam, 2006; see also Hodson & Costello, 2007).

Despite the role that dehumanization plays in explaining human outgroup prejudices at the conceptual level (Costello & Hodson, 2010; Hodson & Costello, 2007; Leyens *et al.*, 2000), only two known studies have attempted to measure dehumanization in children (Brown, Eller, Leeds, & Stace, 2007; Martin, Bennett, & Murray, 2008). In keeping with the infrahumanization hypothesis, both studies operationalized dehumanization as the lesser attribution of uniquely human emotions to outgroup versus ingroup members. In the study by Brown *et al.* (2007), children between the ages of 11 and 16 attributed more positive uniquely human emotions to students from their home (ingroup) versus neighbouring (outgroup) school. Furthermore, this relative denial of 'humanity' to outgroup members was associated with heightened outgroup negativity (Brown *et al.*, 2007). Similarly, Martin *et al.* (2008) found that younger children aged 6 to 11 expected that members of their National sports team (ingroup) would experience more intense uniquely (vs. non-uniquely) human emotions relative to members of an opposing sports team (outgroup).

These studies provide preliminary evidence that children are capable of attributing outgroup members less 'humanity' by denying them the complete experience of 'human' emotions. Despite providing valuable insights, the extant studies are limited by focusing on non-stigmatized social outgroups (e.g., sports teams, schools), and by tapping reactions to hypothetical scenarios as a measure of dehumanization (which were not always reliable, see Brown *et al.*, 2007). In contrast, we examine children's dehumanization of a *racial* outgroup and employ standard dehumanization measures used with adults but adapted for use in children. Furthermore, we explore whether children's attribute-based dehumanization is associated with actual animalistic-outgroup metaphors, as established in the adult literature (see Loughnan & Haslam, 2007; Loughnan, Haslam, & Kashima, 2009). Finally, we draw on recent research on the Interspecies Model of Prejudice to explain why children devalue outgroups by undermining their humanness.

Interspecies model of prejudice

Theorists have speculated that the oppression of marginalized humans may be rooted in ideology involving the human-animal divide and accompanying connotations of human superiority (Livingstone-Smith, 2011; Mason, 2005; Nibert, 2002; Patterson, 2002). Theoretically, the human-animal divide reflects an ideological belief system of human

supremacy, where humans are considered fundamentally distinct from and superior to animals. This ideology justifies the social legitimacy of dominating and exploiting non-human animals, especially those perceived to be lower in the human–animal hierarchy (Opatow, 1993; Westbury & Neumann, 2008). Troublingly, human domination over animals may also justify interhuman domination including slavery, genocide, and intergroup prejudices or violence (see Livingstone-Smith, 2011; Mason, 2005; Nibert, 2002; Patterson, 2002). Indeed, some argue that ‘human domination, which promotes and justifies the exploitation of animals, legitimize[s] the oppression of humans alleged to be in an animal condition’ (Patterson, 2002, p. 25).

Building on this observation, the Interspecies Model of Prejudice proposes that fundamental beliefs in a human–animal divide set the foundation for outgroup dehumanization (Costello & Hodson, 2010; Hodson, MacInnis, & Costello, in press). Specifically, beliefs in a human–animal divide allow people to exclude some humans from the realm of humanity by likening them to ‘inferior’ animals, with these dehumanizing perceptions predicting prejudice and discrimination (see Figure 1). Put simply, the derogative value of animalistic-outgroup dehumanization is theoretically dependent upon the hierarchical devaluation of animals relative to humans in the first place.

Support for the Interspecies Model of Prejudice was confirmed in Costello and Hodson (2010), in which the human–animal divide systematically predicted prejudices through greater animalistic dehumanization. Specifically, Canadian university students who endorsed greater beliefs in the human–animal divide attributed fewer uniquely human characteristics to an immigrant outgroup, which in turn predicted greater anti-immigrant attitudes. In other words, the effect of human–animal divide on outgroup prejudice was fully mediated by dehumanizing representations of the outgroup. Critically, in a second study, Costello and Hodson (2010) used an experimental design to evaluate the causal assumptions implied by the Interspecies Model of Prejudice. As predicted, psychologically closing the human–animal divide (via exposure to scientific editorials highlighting animals’ similarities to humans) attenuated dehumanization, which in turn predicted more favourable attitudes towards immigrants. In other words, outgroup dehumanization was significantly reduced by stressing the similarity of animals to humans, supporting the proposed causal relation. Related research confirms that experimentally accentuating animals’ similarity to humans also expands moral concern towards marginalized human outgroups (Bastian, Costello, Loughnan, & Hodson, 2012, Study 3). These experimental studies confirm the proposition that decreasing hierarchical beliefs in human superiority over animals causally predicts lower animalistic dehumanization.

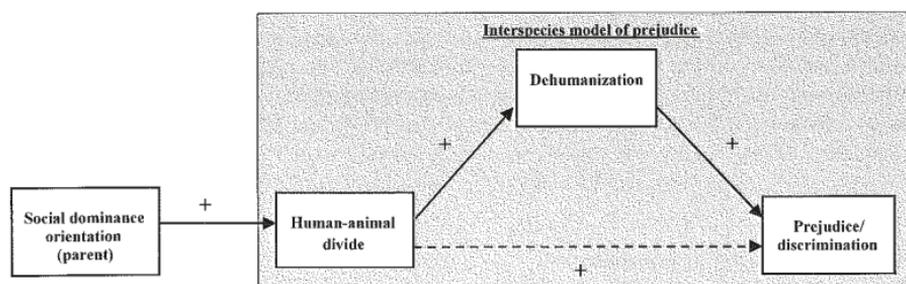


Figure 1. Conceptual illustration of our interspecies model of prejudice (based on Costello & Hodson, 2010), with parent-SDO predicting children’s human–animal divide. Dotted line represents a path predicted to be weak (or non-significant) when dehumanization is included as a mediator.

At present, however, it remains unclear whether children actually devalue racial outgroups via dehumanization, and whether their dehumanizing tendencies are predicted by the human–animal divide belief systems underlying the Interspecies Model of Prejudice. Like adults, children hold lay beliefs about the world that serve to influence their intergroup perceptions and behaviours (Cameron, Alvarez, Ruble, & Fuligni, 2001; Levy *et al.*, 2005). However, some theorists argue that belief systems justifying outgroup derogation in particular, emerge in late adolescence (Altemeyer, 1996), largely precluding the possibility of such processes in younger children. Because societal norms supporting human superiority over animals are so deeply entrenched (Plous, 2003), we argue that even young children show evidence of belief in the human–animal divide. If true, we predict that individual differences in this propensity to view humans as superior to animals should be systematically related to outgroup dehumanization. If established, these findings would considerably enhance our understanding of prejudice development and highlight novel contributors to prejudice that can be targeted in interventions. With such an objective in mind, we also consider the flexibility of children's human–animal divide beliefs, given that experimentally blurring the human–animal divide attenuates dehumanization and among university-aged adults (Costello & Hodson, 2010). That is, using a child-friendly experimental context highlighting human–animal similarity, we evaluate whether children's human–animal divide beliefs are malleable.

STUDY 1 (Pilot)

We begin with a pilot study to validate our measures and explore the viability of examining racial dehumanization in children. We expected children to attribute fewer uniquely human emotions and traits to Black versus White children (H1). Furthermore, we expected the denial of uniquely human characteristics to Black children to be positively associated with explicit animalistic-outgroup representations (i.e., explicit perceptions that Blacks are similar to animals) (H2). We then explore whether constructs relevant to the Interspecies Model of Prejudice are meaningfully correlated in children. Specifically, we expected children's human–animal divide beliefs to be positively related to their dehumanization (H3) and racial prejudices (H4). In keeping with previous research (see Aboud, 1988), we expected that greater conservation ability (a common measure of cognitive ability in children, see Doyle & Aboud, 1995) would be inversely correlated with racial prejudice (H5) and with beliefs in the human–animal divide (H6). Finally, we predicted that children's human–animal divide beliefs will be significantly narrowed following an experimental manipulation highlighting fundamental human–animal similarities (H7).

Method

Participants and procedure

Middle childhood is a critical period for the establishment of intergroup prejudices among children (Aboud, 1988). As such, White Canadian children between the ages of 6 and 10 were recruited to participate in this study via advertisements in local newspapers. In total 11 girls and 9 boys participated ($M_{\text{age}} = 7.60$ years, $SD = 1.32$). After obtaining consent from the participating child's parent/guardian, children were individually tested by a White female investigator. After completing the primary measures, children were exposed to the experimental manipulation of the human–animal divide and completed a

post-manipulation measure of human–animal divide. In a separate room, parents provided their child's demographics.

Measures

Photo stimuli

Photos of Black and White girls and boys were collected from public internet websites and previously published studies. The stimuli were pre-tested among adults ($n = 20$) who rated the age, race, attractiveness, happiness, and niceness of each child in the photos. A final set of four photos representing both Black and White boy/girl, matched for the aforementioned characteristics, was retained. A composite photo representing 'people' was created by arranging the four child photos into a circle pattern. A composite photo representing 'animals' was created by arranging the faces of four different animal species (e.g., dog, cow) into a circle pattern. Photos were 4×4 inches and grey scaled.

Dehumanization

We measured dehumanization via the attribution of uniquely human characteristics. Following Leyens *et al.* (2001), children attributed uniquely (secondary) and non-uniquely (primary) human emotions to Black and White child targets. The emotions were selected from Demoulin *et al.* (2004) based on their use in previous research with children (Brown *et al.*, 2007; Martin *et al.*, 2008). Included were four secondary emotions (sympathy, love, guilt, and embarrassment) and four primary emotions (happiness, excitement, sadness, and fear). The personality factors, Openness and Conscientiousness are also perceived to be more uniquely human relative to Agreeableness and Neuroticism factors (Haslam, 2006; Hodson & Costello, 2007). Consequently, children also attributed four uniquely human (curious, creative, careless, and disorganized) and four non-uniquely human (nervous, calm, friendly, and mean) personality traits to the Black and White child targets. For each emotion/trait, children were handed two identical cards labelled with the trait/emotion word as the researcher read aloud a sentence illustrating its meaning. Children sorted the cards into boxes labelled as belonging to a same-sex White or Black child based on the corresponding box photo, or into a box labelled 'X' for characteristics not deemed applicable to targets (adapted from Doyle & Aboud, 1995).

Animalistic-outgroup representations

The extent to which children explicitly associated Black children with animals was tapped using a 60 cm horizontal Same-Different board (adapted from Aboud & Mitchell, 1977). Children placed pictures of a Black child and 'animals' closer together or farther apart on the board, reflecting perceived similarity or difference. Lesser distance between the pictures reflects greater perceived similarity between Black children and non-human animals.

The human–animal divide

Human–animal divide beliefs were tapped using the 60 cm horizontal Same-Different board described previously, but with distinct stimuli. Specifically, children placed a picture of 'humans' and 'animals' closer together or farther apart on the board, reflecting

perceived similarity or difference. Greater distance between human and animal pictures reflects greater human–animal divide perceptions.

Racial prejudice

Participants completed a modified version of the widely used multi-response racial attitude measure (Doyle & Aboud, 1995). Using a procedure methodologically similar to that for the dehumanization measure, children attributed three positive (smart, clean, and polite) and three negative (bad, bossy, and dirty) evaluative adjectives to the same-sexed White and Black child targets. Given our interest in outgroup negativity, an index score for racial prejudice was derived by averaging positive (reversed) and negative evaluations of Black children; higher scores reflect more negative evaluations of Black children.

Conservation ability

Children completed a water conservation task (Goldschmid, 1967) commonly used to measure abstract cognitive ability among children (Doyle & Aboud, 1995). Mastery of the conservation task involves recognizing that a short wide glass holds equivalent water to a taller narrower glass (0 = *not mastered*, 1 = *mastered*).

Human–animal divide manipulation

After completing all of the measures above, children viewed the first two segments of the educational video 'Share the World' (Ellis, Pakay, & Carolon, 2010). The video was approximately 15 min in length and featured engaging animal footage and commentary on the similarities that many non-human animals share with humans. Immediately following the video, children again completed the human–animal divide measure.

Results and Discussion

Racial dehumanization in children

To examine differential attributions of uniquely and non-uniquely human characteristics across groups, we conducted a 2 (Group: Black vs. White) \times 2 (Trait: Human vs. Non-human) ANOVA on the trait-attribution measure, and a 2 (Group: Black vs. White) \times 2 (Emotion Type: Uniquely vs. Non-Uniquely Human) \times 2 (Valence: Positive vs. Negative) ANOVA on the emotion-attribution measure (See Table 1 for summary). No significant main effects emerged for the attribution of traits. However, the emotion-attribution analysis revealed a significant main effect for Valence, $F(1,19) = 9.19, p = .007$, such that more positive (vs. negative) emotions were attributed overall. Of theoretical importance, significant Group \times Trait and Group \times Emotion interactions emerged in their respective analyses. In support of H1, children attributed significantly fewer uniquely human traits and emotions to Black (vs. White) children. In contrast, no significant differences emerged for the attribution of non-uniquely human traits or emotions across groups. As is commonly observed (Leyens *et al.*, 2000), the differential attribution of emotions across groups was not moderated by emotion valence, $F(1,19) = 0.07, p = .800$. That is, children attributed fewer positive *and* negative uniquely human emotions to Black versus White children. Overall, these findings represent the first documented evidence of racial dehumanization among children, using measures comparable to those commonly used with adults.

Associations among key variables

Descriptive statistics and intercorrelations among all variables are presented in Table 2. As predicted, the denial of uniquely human traits and emotions to Black children was associated with greater Black-animal metaphoric associations, supporting H2. Thus, to the extent that children perceive Blacks as more animal-like they also attribute them fewer uniquely human characteristics, validating the use of attribute-based dehumanization measures in children. Of theoretical importance, the psychological constructs underlying the Interspecies Model of Prejudice were also meaningfully intercorrelated in children. Specifically, heightened dehumanization was positively associated with children's beliefs

Table 1. Evidence of outgroup racial dehumanization, Studies 1 and 2

	Uniquely human					Non-uniquely human					Group × Trait/Emotion	
	Black	White	<i>t</i>	<i>p</i>	<i>d</i>	Black	White	<i>t</i>	<i>p</i>	<i>d</i>	<i>F</i>	<i>p</i>
	<i>M</i>	<i>M</i>				<i>M</i>	<i>M</i>					
Study 1												
Children												
Traits	2.25	3.25	-2.21	.040	.86	2.95	2.85	.42	.681	.11	5.12	.036
Emotions	2.45	3.30	-2.13	.047	.80	3.10	3.15	-.20	.841	.06	3.32	.084
Study 2												
Children												
Traits	2.36	2.96	-2.53	.014	.51	2.79	2.98	-1.37	.176	.19	2.95	.072
Emotions	2.41	2.89	-2.68	.010	.43	3.09	3.13	-.34	.735	.04	4.02	.050
Parents												
Traits	18.57	19.72	-2.33	.024	.28	16.87	16.64	.90	.371	.14	6.80	.012
Emotions	32.57	34.74	-3.09	.003	.31	35.32	35.42	-.40	.690	.04	7.64	.008

Note. Study 1 *df* = 1, 19 and Study 2 *df* = 1, 52, for two-way interactions.

Table 2. Descriptive statistics and intercorrelations among key variables, Study 1

	<i>M</i>	<i>SD</i>	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.
1. Human-animal divide	20.20	13.30	-	.47*	.42*	.45*	.79***	-.43*	-.15	-.13
2. Dehumanization emotions	1.55	1.28		.62	.40 ⁺	.54*	.39 ⁺	-.41 ⁺	-.24	-.09
3. Dehumanization traits	1.75	1.33			.65	.64**	.43*	-.14	-.30	-.02
4. Racial prejudice	3.05	1.50				.82	.41 ⁺	-.39 ⁺	-.45*	-.23
5. Black-animal similarity	21.50	14.51					-	-.34	-.02	-.08
6. Conservation ability	.70	.47						-	.48*	.07
7. Child age	7.60	1.31							-	-.03
8. Child gender	-	-								-

Note. Dehumanization Emotions/Traits = attribution of uniquely human emotions/traits to Black children. Sex (0 = boys; 1 = girls).

Values in diagonal represent alpha coefficients.

⁺*p* < .07; **p* < .05; ***p* < .01; ****p* < .001.

in the human–animal divide (supporting H3), and with negative evaluations of Black children (supporting H4). Consistent with cognitive approaches to prejudice development (Aboud, 1988), children's conservation mastery was negatively associated with expressions of racial bias (supporting H5), human–animal divide beliefs (supporting H6), as well as dehumanization. Consequently, we control for conservation ability (in addition to other prejudice correlates) when testing the full Interspecies Model of Prejudice in Study 2.

Malleability of the human–animal divide

Encouragingly, children's human–animal divide perceptions were malleable. Relative to pre-manipulation scores, children reported narrower human–animal divides following exposure to the video highlighting the similarities among humans and animals, supporting H5 ($M_s = 20.20$ vs. 10.75), $t(19) = 3.72$, $p = .001$. This decrease in human–animal divide following exposure to the video represented a large effect, $d = .76$.

STUDY 2

Our initial study provides the first systematic evidence of racial dehumanization among children, plus indication that children's denial of uniquely human characteristics to outgroups is associated with explicit animalistic-outgroup perceptions, validating this methodology for measuring subtle dehumanization in children. Our preliminary analyses also indicate that the constructs underlying the Interspecies Model of Prejudice are observable and meaningfully related in children. For the next study we recruited a larger sample of children to formally test the Interspecies Model of Prejudice. Specifically, children's human–animal divide beliefs were expected to predict racial prejudice, an effect mediated by racial dehumanization. In Study 2, we also collect data from the parent/caregiver of the participating child. This allowed us to conduct a test of the Interspecies Model of Prejudice among a community sample of older participants, relative to previous explorations involving adolescent students (Costello & Hodson, 2010).

Social dominance orientation

Collecting data from parents also allowed us to empirically link parent ideological variables with their child's expressions of prejudice. Individuals characterized by higher social dominance orientation (SDO: Pratto, Sidanius, Stallworth, & Malle, 1994) exhibit ideological preferences for hierarchical social relations over egalitarianism. Consequently, SDO is positively associated with prejudice, particularly towards subordinate outgroups (Duckitt, 2006; Hodson, Rush, & MacInnis, 2010). Importantly, individual differences in SDO also predict beliefs in the human–animal divide such that those higher in SDO exhibit heightened preferences for human superiority over animals, with these perceptions predicting greater dehumanization and subsequent prejudice (see Costello & Hodson, 2010). The human–animal divide, therefore, is a mechanism explaining the link between greater SDO (i.e., preferences for general social inequality) and heightened outgroup dehumanization. Here, we determine whether children's human–animal divide beliefs are informed by parental ideology concerning general preference for social dominance. Evidence indicates that parents characterized by prejudice-related ideologies (e.g., SDO) are more likely to raise prejudiced children (Dhont & Hiel, 2012; Duriez & Soenens, 2009). To date, however, the particular

mechanisms through which parent SDO impacts children's dehumanization or prejudices are unknown. We propose that parent SDO indirectly predicts children's dehumanization and prejudice by influencing the extent to which children believe in a hierarchical human-animal divide.

Known predictors of prejudice in children

In testing the Interspecies Model of Prejudice among children, we adopt a conservative approach, statistically controlling for many of the factors conventionally implicated in prejudice development. In keeping with cognitive approaches to prejudice development (Aboud, 1988), the results of Study 1 confirmed that children's cognitive ability, namely mastery of a conservation task, is associated with more positive intergroup attitudes. Other evidence suggests that inclusive categorization skills are related to racially biased expressions in children (Aboud, 2003; Bigler *et al.*, 1997; Houlette *et al.*, 2004). Whereas conservation mastery implies an understanding that stimuli/people can share considerable overlap despite perceptual differences (Doyle & Aboud, 1995), inclusive categorization skills require an understanding that two groups can be different but still belong to the same category. Consequently, in Study 2 we control for children's cognitive ability (i.e., namely their conservation *and* inclusive categorization capabilities).

Children's prejudices are also systematically impacted by parental prejudice (e.g., Rodriguez-Garcia & Wagner, 2009; White & Gleitzman, 2006; but see also Aboud & Doyle, 1996), and authoritarian childrearing (Adorno *et al.*, 1950). Specifically, prejudiced parents are more likely to raise prejudiced children and to practice harsh and punitive parenting styles (Peterson *et al.*, 1997), and children raised under punitive disciplinary conditions are more likely to endorse prejudicial values (Altemeyer, 1996; Knafo, 2003). Given their established importance in predicting prejudice in children, we test the Interspecies Model of Prejudice among children controlling for children's cognitive abilities, authoritarian parenting, and parental prejudices. We also control for child's age and gender, given that outgroup evaluations tend to become more favourable with age (as in Study 1; Doyle & Aboud, 1995) and that boys express greater prejudice than girls (Powlishta, Serbin, Doyle, & White, 1994).

Human-animal divide malleability

Promisingly, Study 1 provided preliminary support for the malleability of children's human-animal divide beliefs; after watching a video highlighting how animals are similar to humans, children reported significantly diminished human-animal divide beliefs. If children's human-animal divide beliefs are indeed flexible, interventions targeting hierarchical human-animal ideology may prove fruitful in reducing human intergroup biases. Relative to pre-test evaluations and a neutral control condition, we evaluate the effects of the human-animal similarity manipulation on children's beliefs in the human-animal divide, but also dehumanization and prejudice.

Overview of predictions

Both children and parents were expected to exhibit racial dehumanization by attributing fewer uniquely human traits and emotions to Black versus White targets (H1 and H2, respectively). Next, we test the Interspecies Model of Prejudice as represented in

Figure 1, in which children's hierarchical beliefs regarding humans and animals were expected to indirectly predict heightened racial prejudice through greater dehumanization (H3). Moreover, parent SDO was expected to impact children's dehumanization and prejudice indirectly by enhancing the extent to which children endorse hierarchical beliefs in the human-animal divide (H4). These relations were expected to remain significant even after controlling for previously established predictors of prejudice in children (i.e., parental prejudice, authoritarian parenting, cognitive ability, and child demographics; H5). In an ancillary analysis we test the Interspecies Model of Prejudice in our community sample of adult participants. Among parents, human-animal divide beliefs were expected to indirectly predict heightened prejudice via dehumanization (H6). Lastly, children exposed to a video highlighting human-animal similarity (vs. control condition) were expected to demonstrate attenuated human-animal divides (H7), dehumanization (H8), and outgroup prejudices (H9).

Method

Participants and procedure

White Canadian children (ages 6–10) and one of their parents were recruited to participate in this study via advertisements in local newspapers. Included were 29 girls and 24 boys ($M_{\text{age}} = 7.66$ years, $SD = 1.21$), 42 biological mothers, and 11 biological fathers ($M_{\text{age}} = 35.28$, $SD = 4.28$). For children, the data collection procedure matched Study 1 except where noted. Parents completed parent measures and demographics for self and child in a separate room. Parents received \$20 for participation.

Child measures

Children completed dehumanization and prejudice measures as in Study 1.

Human-animal divide

In addition to the human-animal divide measure in Study 1, children indicated how superior humans are to animals by placing a picture of 'humans' and 'animals' closer together or farther apart on a vertical 60 cm board. Greater distance (cm) between the human and animal pictures with humans placed higher than animals reflected greater human superiority to animals. Scores for both measures of the human-animal divide ($r = .62$, $p < .001$) were standardized and aggregated into a 'human-animal divide' index; higher values reflect greater beliefs that humans are distinct from and superior to animals.

Cognitive ability

In addition to completing the basic water conservation task from Study 1, children completed two inclusive categorization tasks (Inhelder & Piaget, 1964). Mastery of these tasks required knowledge that 'dogs' and 'cows' belong to a superordinate category 'animals', and that 'cars' and 'trucks' belong to a superordinate category 'vehicles' (0 = *incorrect*; 1 = *correct*). To simplify forthcoming path modelling, standardized scores for the conservation and inclusive categorization tasks ($r = .56$, $p < .001$) were aggregated into an overall 'cognitive ability' index, with higher values reflecting more cognitive sophistication.

Parent measures

Social dominance orientation

Parental SDO levels were assessed using the 16-item scale (Sidanius & Pratto, 1999). A sample item reads, 'Some groups of people are just more worthy than others'. (1 = *strongly disagree* to 7 = *strongly agree*).

Human–animal divide

Parent's human–animal divide was assessed via six items from Costello and Hodson (2010).² Items tapped beliefs that humans are distinct from and superior to animals. A sample item reads: 'Humans are so vastly different from other life forms that it is a mistake to classify humans as animals'. (1 = *strongly disagree* to 7 = *strongly agree*). Higher scores reflect greater beliefs that humans are separate from and superior to non-human animals.

Dehumanization

Following Leyens *et al.* (2001), parents indicated the extent to which Whites and Blacks experience 12 positive/negative uniquely human (e.g., hope, guilt) or non-uniquely human (e.g., happiness, sadness) emotions. Following Costello and Hodson (2010), parents also indicated the extent to which uniquely human (i.e., traits measuring openness and conscientiousness) and non-uniquely human (i.e., traits measuring agreeableness and neuroticism) traits apply to Whites and Blacks (see also Haslam, 2006). All items were rated on a 7-point scale (1 = *does not apply* to 7 = *strongly applies*).

Racial prejudice

Parents completed the widely used 7-item Modern Racism Scale (McConahay, Hardee, & Batts, 1981). A sample item reads: 'Black people are getting too demanding in their push for equal rights' (0 = *strongly disagree* to 4 = *strongly agree*). Higher scores reflect greater prejudice towards Blacks.

Authoritarian parenting style

Punitive parenting was assessed using four items from the authoritarian subscale (Robinson, Mandleco, Olsen, & Hart, 1995). A sample item reads 'I scold and criticize to make my child improve' (1 = *strongly disagree* to 7 = *strongly agree*).

Human–animal divide manipulation

After completing primary measures children were randomly assigned to an experimental ($n = 26$) or control ($n = 27$) condition. In the experimental condition, children viewed the film 'Share the World' (see Study 1) to highlight the fundamental similarities among humans and animals. In the control condition, children viewed 'Recycling is Fun' (Perkin, 1991), an equally long film addressing the importance of recycling for the environment without any mention of animals. Afterwards, children again completed the human–animal divide measures as well as abbreviated versions of the dehumanization and prejudice measures.

² Some scale items were borrowed from Templer, Connelly, Bassman, and Hart (2006).

Results and Discussion

Evidence of racial dehumanization

As in Study 1, separate analyses were conducted to uncover relative attributions of traits and emotions across groups (see Table 1). Among children, the trait-attribution analysis revealed a significant main effect for Group, $F(1,52) = 6.74, p = .012$, such that more traits were attributed to Whites than Blacks. For the emotion-attribution analysis, significant main effects emerged for Group, $F(1,52) = 6.55, p = .013$, Emotion Type, $F(1,52) = 16.62, p < .001$, and Valence, $F(1,52) = 25.81, p < .001$. Specifically, fewer emotions were attributed to Blacks versus Whites, and more negative (vs. positive) and non-uniquely (vs. uniquely) human emotions were attributed overall. Of greater theoretical importance, Group \times Trait (marginal) and Group \times Emotion (significant) interactions emerged. In support of H1, children attributed significantly more uniquely human traits and emotions to White than Black children. In contrast, no differential attribution of non-uniquely human traits or emotions across groups emerged, as expected. Moreover, the attribution of uniquely human emotions as a function of group category was not moderated by emotion valence, $F(1,52) = 0.49, p = .487$. Corroborating Study 1 findings, we again found meaningful evidence of racial dehumanization among children. To simplify forthcoming model testing, a dehumanization composite variable was created for children by aggregating the total attributions of uniquely-human traits and emotions to Black children ($r = .52, p < .001$). After reverse scoring, higher scores reflect decreased attributions of uniquely human characteristics to Black children.

Similar dehumanization effects were observed among parents. The dehumanization-traits analysis revealed a significant main effect for Traits, $F(1,52) = 22.52, p < .001$, such that more uniquely human than non-uniquely human traits were attributed overall. The emotion-attribution analysis revealed significant main effects for Group, $F(1,52) = 9.64, p = .003$, Emotion Type, $F(1,52) = 12.38, p < .001$, and Emotion Valence, $F(1,52) = 37.85, p < .001$. Specifically, fewer emotions were attributed to Blacks than Whites, as well as fewer uniquely human (vs. non-uniquely human) and fewer negative (vs. positive) emotions were attributed overall. More importantly, as indicated in Table 1, significant Group \times Trait and Group \times Emotion interactions were found, with parents attributing significantly fewer uniquely human traits and emotions to Blacks than Whites (supporting H2). As expected, parents did not differentially attribute non-uniquely human traits or emotions to the ingroup versus outgroup. Contrary to the dehumanization analyses for children, parent's attribution of non-uniquely human emotions was moderated by emotion valence, $F(1,52) = 5.46, p = .023$. That is, fewer positive (but not negative) non-uniquely human emotions were attributed to Blacks than Whites ($p = .035$). Nonetheless, parents characterized Blacks (vs. Whites) as experiencing fewer uniquely human characteristics. As with children, a dehumanization composite variable was created for parents by aggregating the total attribution of uniquely human traits and emotions to Blacks ($r = .48, p < .001$), with higher values reflecting greater dehumanization.

Descriptive statistics and intercorrelations

As indicated in Table 3, associations among key variables were largely as predicted and consistent with the Study 1. Among children, beliefs in the human-animal divide, dehumanization, and prejudice were positively associated with each other and with parent SDO. Consistent with existing theories of prejudice development, authoritarian parenting and social-cognitive skills were systematically associated with children's racial

Table 3. Descriptive statistics and intercorrelations among key variables, Study 2

	M	SD	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
<i>Child measures</i>													
1. Human-Animal Divide	.00	1.00	.77	.45***	.48***	.61***	.28*	.28*	.51***	.34*	-.28*	-.24 ⁺	-.10
2. Dehumanization	.00	1.00	.65	.55***	.26*	.40**	.23	.23	.22	.15	-.24 ⁺	-.17	-.36**
3. Prejudice	2.21	1.85	.74	.74	.40**	.31*	.18	.18	.46***	.37**	-.45***	-.29*	-.27*
<i>Parent Measures</i>													
4. SDO	2.24	.87	.90	.52***	.90	.35*	.35*	.35*	.67***	.65***	-.13	-.17	-.13
5. Human-Animal Divide	3.26	1.39	.91	.43**	.91	.43**	.43**	.43**	.46***	.24 ⁺	-.13	-.22	-.00
6. Dehumanization	.00	1.00	.90	.45***	.90	.45***	.45***	.45***	.45***	.16	-.24 ⁺	-.28*	-.12
7. Prejudice	.73	.67	.93	.51***	.93	.51***	.51***	.51***	.93	.51***	-.17	-.23	-.01
<i>Control Measures</i>													
8. Authoritarian Parenting	2.11	.80	.75	.75	.75	.75	.75	.75	.75	.75	-.19	.07	-.18
9. Cognitive Ability	.00	1.00	.66	.66	.66	.66	.66	.66	.66	.66	.66	.44***	.06
10. Child Age	7.66	1.21	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	.19
11. Child Gender	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.	-.

Note. SDO = social dominance orientation. Dehumanization = attribution of uniquely human traits and emotions to Black children.

Sex (0 = boys, 1 = girls). Values in diagonal represent alpha coefficients.

⁺ $p < .08$; * $p < .05$; ** $p < .01$; *** $p \leq .001$.

prejudice. That is, children who were reared under punitive conditions and who failed to master basic cognitive tasks demonstrated more prejudiced attitudes and greater human–animal divide beliefs. Furthermore, boys and younger children demonstrated greater inclinations towards both prejudice and dehumanization. Among parents, human–animal divide was positively associated with dehumanization, racial prejudice, and SDO, as expected. Finally, significant positive intergenerational (parent–child) associations were observed for measures of prejudice, dehumanization (marginal), and human–animal divide beliefs.

Test of the interspecies model of prejudice in children

On the basis of our Interspecies Model of Prejudice, we expected children's human–animal divide beliefs to predict outgroup prejudice through heightened dehumanization, with parent SDO positively predicting their child's human–animal divide (see Figure 1). These predicted relations were expected to emerge even after controlling for other child prejudice predictors (i.e., parent prejudice, authoritarian parenting, children's cognitive ability, and child demographics). The proposed model, with statistical controls on all variables, was tested with AMOS 18 software using bootstrapping methods ($n = 2,000$) with maximum likelihood procedures to estimate the significance of indirect effects. Initially, all possible paths among variables were tested, resulting in a fully saturated model ($df = 0$) (Taylor, MacKinnon, & Tein, 2008). A summary of direct, indirect, and total effects is provided in Table 4. In the interest of maximizing model parsimony, non-significant paths were then dropped (see Kline, 2005), allowing subsequent tests of model fit with statistical controls retained. Recommended model fit criteria include non-significant χ^2 values, χ^2/df values < 2 ,

Table 4. Standardized direct, indirect, and total effect decomposition for the interspecies model of prejudice among children and parents (Study 2)

Criteria	Predictor								
	Social dominance Orientation (Parent)			Human–animal divide (Child)			Dehumanization (Child)		
Child Model	Direct	Indirect	Total	Direct	Indirect	Total	Direct	Indirect	Total
Human–Animal Divide	.59**	–	.59**	–	–	–	–	–	–
Dehumanization	.02	.23*	.23	.39*	–	.39*	–	–	–
Prejudice	.03	.13*	.16	.09	.13*	.22	.35*	–	.35*
Parent Model	Social dominance orientation (Parent)			Human–animal divide (Parent)			Dehumanization (Parent)		
Parent Model	Direct	Indirect	Total	Direct	Indirect	Total	Direct	Indirect	Total
Human–Animal Divide	.52**	–	.52**	–	–	–	–	–	–
Dehumanization	.17	.18*	.35*	.35 ⁺	–	.35 ⁺	–	–	–
Prejudice	.54**	.12*	.67**	.08	.08*	.16	.23*	–	.23*

Note. Standardized coefficients based on bootstrapping analyses from fully saturated models. Child model (Figure 2) statistically controls for effects of parent prejudice, authoritarian parenting, children's social-cognitive skills, and child gender/age on all path variables.

⁺ $p < .07$; * $p < .05$; ** $p < .01$.

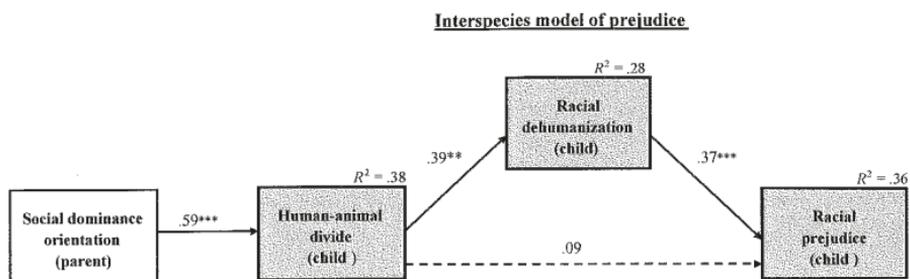


Figure 2. Interspecies model of prejudice (grey) tested among children, including parent SDO as an exogenous variable (Study 2). Model statistically controlled for the effect of parent prejudice, parenting style, children's cognitive ability, and child demographics (sex, age) on all variables. Standardized path coefficients derived after non-significant paths dropped from fully saturated model. *** $p < .01$; ** $p < .001$.

comparative fit index (CFI) values ≥ 0.95 , root mean square error of approximation (RMSEA) values $\leq .06$, and standard root mean squared residual (SRMR) values $< .08$ (Hu & Bentler, 1999; Kline, 2005).

Consistent with H3, the relation between children's human–animal divide beliefs and children's prejudice was entirely indirect via greater dehumanization (see Figure 2). That is, children's heightened beliefs in animal–human divide predicted greater dehumanization, which subsequently led to heightened prejudice, supporting the Interspecies Model of Prejudice. In contrast, the direct effect of children's human–animal divide on prejudice was non-significant in the model, despite significant bivariate correlations ($r = .48$, $p < .001$). In other words, dehumanization explained the link between children's human–animal divide beliefs and racial prejudice. In support of H4, parent SDO exerted a significant direct effect on children's human–animal divide, such that children of parents higher in SDO exhibited greater beliefs in the human–animal divide. In contrast, the direct effect of parent SDO on both child dehumanization and prejudice was non-significant (see Table 4). In fact, the association between parent SDO and child prejudice was entirely indirect, operating through the theoretical processes underlying the Interspecies Model of Prejudice. To summarize, parental SDO (involving general preferences for social dominance) positively predicted children's hierarchical beliefs regarding humans and animals; children's human–animal divide beliefs in turn predicted greater racial prejudices, a relation explained by greater outgroup dehumanization. Critically, these predicted effects remained significant even after controlling for known predictors of child prejudice (i.e., parent prejudice, authoritarian parenting, and social-cognitive skills) and relevant child demographics (i.e., age and sex), supporting H5. The final model illustrated in Figure 2, statistical controls retained, demonstrated good fit to the data: $\chi^2(3) = 0.43$, $p = .933$, $\chi^2/df = 0.14$, CFI = 1.00, RMSEA = .00, SRMR = .070.³

Some noteworthy effects involving the statistical control variables also warrant discussion. In keeping with the cognitive approaches to children's prejudice (Aboud, 1988), children's cognitive ability exerted a unique direct effect on prejudice ($b = -.28$,

³ An alternative model testing whether human–animal divide mediates the relation between dehumanization and prejudice, did not indicate mediation and resulted in poorer model fit ($\chi^2[6] = 10.87$, $p = .039$, $\chi^2/df = 1.84$, CFI = 0.928, RMSEA = .125]. We thank an anonymous reviewer for suggesting this analysis

$p = .021$), and also on human–animal divide beliefs ($b = -.23, p = .05$). Furthermore, a significant positive path between parent–child prejudices emerged, supporting social–environmental explanations to child prejudice (e.g., Rodriguez-Garcia & Wagner, 2009). Impressively, support for the Interspecies Model held beyond these established effects.

Tests of the interspecies model of prejudice among parents

Given the importance of replication for the development and validation of theoretical models, a supplementary test of the Interspecies Model of Prejudice was conducted among our community sample of parents. A fully saturated model was tested to estimate total, direct, and indirect effects (see Table 4 for summary); non-significant paths were then dropped allowing for tests of model fit. As found with children, parent's human–animal divide beliefs exerted a significant indirect effect on prejudice via greater dehumanization. That is, heightened beliefs in the human–animal divide predicted greater dehumanization, which subsequently led to greater prejudice, supporting H6. In contrast, the direct effect of parent's human–animal divide on prejudice was non-significant despite significant bivariate associations among these variables ($r = .46, p < .001$). As indicated in Table 4, parent SDO predicted a significant direct effect on human–animal divide and prejudice, and significant indirect effects on both dehumanization and prejudice. Overall in support of H7, adults characterized by higher SDO exhibited greater human–animal divide beliefs, which predicted heightened dehumanization and subsequently greater prejudice. The final model (see Figure 3) demonstrated good fit to the data: $\chi^2(2) = 1.78, p = .411, \chi^2/df = 0.89, CFI = 1.00, RMSEA = .00, SRMR = .046$.

Human–animal divide malleability in children

No pre-manipulation differences emerged between experimental and control children on any of the key constructs ($ps > .898$). Regarding post-manipulation differences, children exposed to the experimental prime highlighting animals' similarity to humans reported narrower human–animal divide beliefs ($M = -0.32, SD = 0.73$), $F(1,51) = 7.85, p = .007$, than control participants ($M = 0.31, SD = 0.89$), representing a large effect size ($d = .77$) and supporting H7. Contrary to expectations, comparable post-manipulation analyses revealed no significant differences between experimental and control

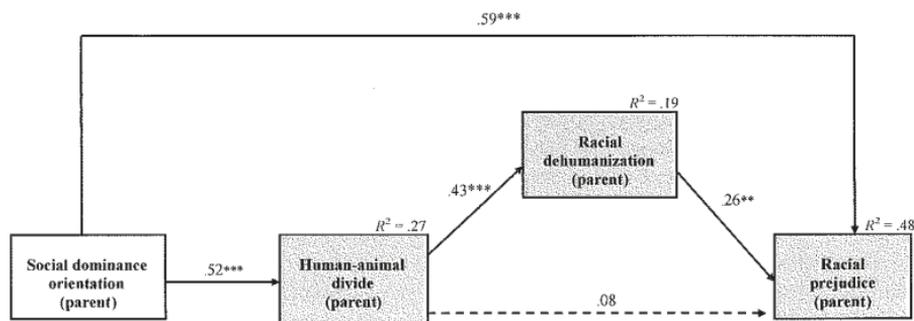


Figure 3. Interspecies model of prejudice (grey) with SDO, tested among parent participants (Study 2). Standardized path coefficients derived from analyses after non-significant paths were dropped from fully saturated model. ** $p < .01$; *** $p < .001$.

participants on dehumanization or racial prejudice measures ($ps > .146$). Overall, therefore, children's human–animal divide beliefs were amenable to intervention through video stimuli highlighting human–animal similarities, but any knock-on effects for dehumanization or prejudice attitudes were not statistically significant.

GENERAL DISCUSSION

Despite the growing theoretical recognition that dehumanization is a critical predictor of prejudice in adults (e.g., Costello & Hodson, 2010, 2012; Goff *et al.*, 2008; Hodson & Costello, 2007), surprisingly little is understood about the role of dehumanization in children's intergroup biases. The present investigation offers important contributions to the prejudice literature and insight into probable interventions. First, we report unequivocal evidence of racial dehumanization in children. Across both studies, White children aged 6–10 dehumanized Black children by attributing them fewer characteristics considered 'uniquely human'. In contrast, non-uniquely human characteristics were not differentially attributed across target groups. These child dehumanization patterns mirror those previously established in adults (e.g., Costello & Hodson, 2010; Hodson & Costello, 2007; Leyens *et al.*, 2000), providing the first known evidence that children endorse dehumanizing representations of racial outgroups. Not only did we find evidence of racial dehumanization among children, we found these effects to be moderate to large in size (see Table 1). Importantly, our analyses confirmed assumptions that attribute measures of dehumanization (attribution of uniquely human characteristics) are associated with more explicit animalistic-outgroup associations, a relation previously found among adults (Loughnan & Haslam, 2007; Loughnan *et al.*, 2009) but untested in children. This provides considerable validation for the use of these attribute-based dehumanization measures among children.

In support of the Interspecies Model of Prejudice, the effect of children's human–animal divide on racial prejudice was fully mediated through dehumanizing representations (specifically, seeing Blacks as lower in uniquely human characteristics). Thus, dehumanization explains the link between children's perceptions of human superiority over animals and anti-Black evaluations. A separate ancillary test of the Interspecies Model of Prejudice revealed identical patterns among parents. Consequently, the role of human–animal divide as a meaningful predictor of dehumanization with subsidiary effects on prejudice has been evidenced among university students (Costello & Hodson, 2010), and now in children and adult-aged samples.

Collecting data from parents allowed us to examine the relation between parent social dominance and children's expressions of prejudice. Recall that those higher in SDO naturally endorse beliefs in the human–animal divide (Costello & Hodson, 2010). In the present investigation, children of high-SDO parents also perceived greater human–animal divides relative to those with low-SDO parents. Interestingly, the effect of parent SDO on child prejudice was entirely *indirect*, operating through the theoretical paths specified by the Interspecies Model of Prejudice. In other words, increased levels of parental SDO indirectly impacted children's dehumanization (and subsequent prejudices) through children's heightened beliefs in a hierarchical human–animal divide. Of course, there may also be a genetic component to this story as recent research suggests that ideological beliefs, including preference for inequality, may be genetically inherited (Kandler, Bleidorn, & Riemann, 2012). Future research can clarify whether parental ideology impacts child prejudice through the psychological or genetic transmission of group dominance norms.

Encouragingly, the present investigation suggests that children's human–animal divide beliefs are also malleable. Specifically, children reported narrower beliefs in the human–animal divide after viewing a video that induced human–animal similarities relative to a control condition. However, contrary to research with adults (see Costello & Hodson, 2010; Study 2), accentuating human–animal similarities did not significantly influence children's outgroup dehumanization or prejudices relative to the control group. Consequently, the causal relations implied by the Interspecies Model of Prejudice should be cautiously interpreted in this context. For children, stronger manipulations may be necessary given the non-obvious nature of the link between the human–animal divide and human intergroup relations (see Costello & Hodson, 2012). Indeed, prejudice interventions for younger children are optimally effective when they are concrete and realistic (Aboud & Spears Brown, in press). This suggests that children may optimally benefit from learning of human–animal similarities via direct interspecies contact, or when links between human and animal prejudices are made more explicit. Future research can explore the causal assumptions underlying the Interspecies Model of Prejudice by examining the viability of other human–animal divide manipulations as well as the longitudinal outcomes of such interventions.

Research by Costello and Hodson (2010, Study 2) also suggests that the benefit of manipulating human–animal similarity to improve intergroup relations depends on the framing of interspecies similarity. Specifically, the researchers manipulated the *framing* of the human–animal contrast, by accentuating that animals are similar to humans or that humans are similar to animals (see also Bastian *et al.*, 2012). Making salient that *animals are similar to humans*, but not that *humans are similar to animals*, successfully increased moral concern for human outgroups (Bastian *et al.*, 2012), and significantly reduced dehumanization and prejudice (Costello & Hodson, 2010, Study 2). In other words, it is not sufficient to merely stress similarities between humans and animals; the framing of the human–animal contrast is critical, such that the similarity of animals to humans needs to be emphasized. Future research can determine whether the directional framing of interspecies similarity differentially impacts children's intergroup biases, a factor which may account for the non-significant post-manipulation findings in Study 2.

Conclusion

The present investigation provides the first direct evidence of racial dehumanization in children. Across two studies, White children expressing greater human–animal divide perceptions were more prejudiced towards Black children, with outgroup dehumanization mediating this relation. Moreover, parent ideological preferences for social dominance indirectly predicted children's prejudice through the route specified by the Interspecies Model of Prejudice. Although human–animal divide perceptions contribute to negative intergroup biases in children, our results highlight the promising implications of targeting the human–animal divide as a possible prejudice intervention.

Acknowledgement

Supported by a Social Sciences and Humanities Research Council of Canada grant awarded to the second author (410-2007-2133).

References

- About, F. E. (1988). *Children and prejudice*. New York: Blackwell.
- About, F. E. (2003). The formation of in-group favoritism and out-group prejudice in young children: Are they distinct attitudes? *Developmental Psychology*, *39*, 48–60. doi:10.1037//0012-1649.39.1.48
- About, F. E., & Doyle, A. B. (1996). Does talk of race foster prejudice or tolerance in children? *Canadian Journal of Behavioural Science*, *28*, 161–170. doi:10.1037/0008-400X.28.3.161
- About, F. E., & Mitchell, F. G. (1977). Ethnic role taking: The effects of preference and self-identification. *International Journal of Psychology*, *12*, 1–17. doi:10.1080/00207597708247370
- About, F. E., & Spears Brown, C. (in press). Positive and negative intergroup contact among children and its effect on attitudes. In G. Hodson & M. Hewstone (Eds.), *Advances in intergroup contact* (pp. 176–199). London: Psychology Press.
- Adorno, T. W., Frenkel-Brunswik, E., Levinson, D. J., & Sanford, R. N. (1950). *The authoritarian personality*. New York: Harper and Row.
- Allport, G. (1954). *The nature of prejudice*. MA: Addison-Wesley.
- Altemeyer, B. (1996). *The authoritarian specter*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Bandura, A. (1999). Moral disengagement and the perpetration of inhumanities. *Personality and Social Psychology Review*, *3*, 193–209. doi:10.1037//0022-3514.76.2.258
- Bar-Tal, D. (1989). Delegitimation: The extreme case of stereotyping. In D. Bar-Tal, C. F. Grauman, A. Kruglanski & W. Stroebe (Eds.), *Stereotyping and prejudice: Changing conceptions* (pp. 169–182). New York: Springer.
- Bastian, B., Costello, K., Loughnan, S., & Hodson, G. (2012). When closing the human-animal divide expands moral concern: The importance of framing. *Social Psychological and Personality Science*, *3*, 421–429. doi:10.1177/1948550611425106
- Bigler, R. S., Jones, L. C., & Loblinger, D. B. (1997). Social categorization and the formation of intergroup attitudes in children. *Child Development*, *68*, 530–543. doi:10.1111/j.1467-8624.1997.tb01956.x
- Bigler, R. S., & Liben, L. S. (1992). Cognitive mechanisms in children's gender stereotyping: Theoretical and educational implications of a cognitive-based intervention. *Child Development*, *63*, 1351–1363. doi:10.2307/1131561
- Bigler, R. S., & Liben, L. S. (2007). Developmental intergroup theory. *Current Directions in Psychological Science*, *16*, 162–166. doi:10.1111/j.1467-8721.2007.00496.x
- Brown, R., Eller, A., Leeds, S., & Stace, K. (2007). Intergroup contact and intergroup attitudes: A longitudinal study. *European Journal of Social Psychology*, *37*, 692–703. doi:10.1002/ejsp.384
- Cameron, J. A., Alvarez, J. M., Ruble, D. N., & Fuligni, S. J. (2001). Children's lay theories about ingroups and outgroups: Reconceptualizing research on prejudice. *Personality and Social Psychology Review*, *5*, 118–128. doi:10.1207/S15327957PSPR0502_3
- Costello, K., & Hodson, G. (2010). Exploring the roots of dehumanization: The role of animal-human similarity in promoting migrant humanization. *Group Processes and Intergroup Relations*, *13*, 3–22. doi:10.1177/1368430209347725
- Costello, K., & Hodson, G. (2011). Social dominance-based threat reactions to immigrants in need of assistance. *European Journal of Social Psychology*, *41*, 220–231. doi:10.1002/ejsp.769
- Costello, K., & Hodson, G. (2012). *The interspecies model of prejudice: Lay perceptions on the causes of dehumanization and prejudice*. Manuscript submitted for publication.
- Deary, I. J., Batty, G. D., & Gale, C. R. (2008). Bright children become enlightened adults. *Psychological Science*, *19*, 1–6. doi:10.1111/j.1467-9280.2008.02036.x
- Demoulin, S., Rodríguez-Torres, R., Rodríguez-Pérez, A., Vaes, J., Paladino, M. P., Gaunt, R., ... Leyens, J.P. (2004). Emotional prejudice can lead to inhumanization. *European Review of Social Psychology*, *15*, 259–296. doi:10.1080/10463280440000044
- Dhont, K., & Van Hiel, A. (2012). Intergroup contact buffers against the intergenerational transmission of authoritarianism and racial prejudice. *Journal of Research in Personality*, *46*, 231–234. doi:10.1016/j.jrp.2011.12.008

- Doyle, A., & Aboud, F. E. (1995). A longitudinal study of White children's racial prejudice as a social-cognitive development. *Merrill-Palmer Quarterly*, *41*, 209–228.
- Duckitt, J. (2006). Differential effects of right wing authoritarianism and social dominance orientation on outgroup attitudes and their mediation by threat from and competitiveness to outgroups. *Personality and Social Psychology Bulletin*, *32*, 684–696. doi:10.1177/0146167205284282
- Duriez, B., & Soenens, B. (2009). The intergenerational transmission of racism: The role of right-wing authoritarianism and social dominance orientation. *Journal of Research in Personality*, *43*, 906–909. doi:10.1016/j.jrp.2009.05.014
- Ellis, B., (Producer), Pakay, S., & Carolon, D. (Directors). (2010). Share the world [DVD]. Retrieved from <http://www.sharetheworld.com/video.html>
- Feddes, A. R., Noack, P., & Rutland, A. (2009). Direct and extended friendship effects on minority and majority children's intergroup attitudes: A longitudinal study. *Child Development*, *80*, 377–390. doi:10.1111/j.1467-8624.2009.01266.x
- Goff, P. A., Eberhardt, J. L., Williams, M. J., & Jackson, M. C. (2008). Not yet human: Implicit knowledge, historical dehumanization, and contemporary consequences. *Journal of Personality and Social Psychology*, *94*, 292–306. doi:10.1037/0022-3514.94.2.292
- Goldschmid, M. L. (1967). Different types of conservation and non-conservation and their relation to age, sex, IQ, MA, and vocabulary. *Child Development*, *38*, 1229–1246. doi:10.1111/j.1467-8624.1967.tb04398.x
- Haslam, N. (2006). Dehumanization: An integrative review. *Personality and Social Psychology Review*, *10*, 252–264. doi:10.1207/s15327957pspr1003_4
- Hodson, G., & Busseri, M. A. (2012). Bright minds and dark attitudes: Lower cognitive ability predicts greater prejudice through right-wing ideology and low intergroup contact. *Psychological Science*, *23*, 187–195. doi:10.1177/0956797611421206
- Hodson, G., & Costello, K. (2007). Interpersonal disgust, ideological orientations, and dehumanization as predictors of intergroup attitudes. *Psychological Science*, *18*, 691–698. doi:10.1111/j.1467-9280.2007.01962.x
- Hodson, G., MacInnis, C. C., & Costello, K. (in press). (Over)Valuing “Humanness” as an aggravator of intergroup prejudices and discrimination. In P. Bain, J. Vaes & J. P. Leyens (Eds.), *Are we all human? Advances in understanding humanness and dehumanization*. London: Psychology Press.
- Hodson, G., Rush, J., & MacInnis, C. C. (2010). A “joke is just a joke” (except when it isn't): Cavalier humor beliefs facilitate the expression of group dominance motives. *Journal of Personality and Social Psychology*, *99*, 660–682. doi:10.1037/a0019627
- Houlette, M. A., Gaertner, S. L., Johnson, K. M., Banker, B. S., Riek, B. M., & Dovidio, J. F. (2004). Developing a more inclusive social identity: An elementary school intervention. *Journal of Social Issues*, *60*, 35–55. doi:10.1111/j.0022-4537.2004.00098.x
- Hu, L. T., & Bentler, P. M. (1999). Cutoff criteria for fit indexes in covariance structure analysis: Conventional criteria versus new alternatives. *Structural Equation Modeling*, *6*, 1–55. doi:10.1080/10705519909540118
- Inhelder, B., & Piaget, J. (1964). *The early growth of logic in the child, classification and seriation*. New York: Harper & Row.
- Kandler, C., Bleidorn, W., & Riemann, R. (2012). Left or right? Sources of political orientation: The roles of genetic factors, cultural transmission, assortative mating, and personality. *Journal of Personality and Social Psychology*, *102*, 633–645. doi:10.1037/a0025560
- Killen, M. (2007). Children's social and moral reasoning about exclusion. *Current Directions in Psychological Science*, *16*, 32–36. doi:10.1111/j.1467-8721.2007.00470.x
- Kline, R. B. (2005). *Principles and practice of structural equation modeling* (2nd ed.) New York: Guilford Press.
- Knafo, A. (2003). Authoritarians, the next generation: Values and bullying among adolescent children of authoritarian fathers. *Analyses of Social Issues and Public Policy*, *3*, 199–204. doi:10.1111/j.1530-2415.2003.00026.x

- Levy, S. R., West, T. L., & Ramirez, L. (2005). Lay theories and intergroup relations: A social-developmental perspective. *European Review of Social Psychology, 16*, 189–220. doi:10.1080/10463280500397234
- Leyens, J. P., Paladino, M., Rodriguez, R., Vaes, J., Demoulin, S., Rodriguez-Perez, A., & Gaunt, R. (2000). The emotional side of prejudice: The attribution of secondary emotions to ingroups and outgroups. *Personality and Social Psychology Review, 4*, 186–197. doi:10.1207/S15327957PSPR0402_06
- Leyens, J. P., Rodríguez-Pérez, A., Rodríguez-Torres, R., Gaunt, R., Paladino, M. P., Vaes, J., & Demoulin, S. (2001). Psychological essentialism and the differential attribution of uniquely human emotions to ingroups and outgroups. *European Journal of Social Psychology, 31*, 395–411. doi:10.1002/ejsp. 50
- Livingstone-Smith, D. (2011). *Less than human: Why we demean, enslave, and exterminate others*. NY: St. Martin's Press.
- Loughnan, S., & Haslam, N. (2007). Animals and androids: Implicit associations between social categories and nonhumans. *Psychological Science, 18*, 116–121. doi:10.1111/j.1467-9280.2007.01858.x
- Loughnan, S., Haslam, N., & Kashima, Y. (2009). Understanding the relationship between attribute-based and metaphor-based dehumanization. *Group Processes and Intergroup Relations, 12*, 747–762. doi:10.1177/1368430209347726
- Martin, J., Bennett, M., & Murray, W. (2008). A developmental study of the infrahumanization hypothesis. *British Journal of Developmental Psychology, 26*, 153–161. doi:10.1348/026151007X216261
- Mason, J. (2005). *An unnatural order: The roots of our destruction of nature*. NY: Lantern.
- McConahay, J., Hardee, B., & Batts, V. (1981). Has racism declined? It depends on who's asking and what is being asked. *Journal of Conflict Resolution, 25*, 563–579.
- Nesdale, D., Durkin, K., Maass, A., & Griffiths, J. (2005). Group norms, threat, and children's racial prejudice. *Child Development, 76*, 652–663. doi:10.1111/j.14678624.2005.00869.x
- Nibert, D. (2002). *Animal right, human rights: Entanglements of oppression and liberation*. New York: Rowman & Littlefield Publisher.
- Opatow, S. (1990). Moral exclusion and injustice. An introduction. *Journal of Social Issues, 46*, 1–20. doi:10.1111/j.1540-4560.1990.tb00268.x
- Opatow, S. (1993). Animals and the scope of justice. *Journal of Social Issues, 49*, 71–85. doi:10.1111/j.1540-4560.1993.tb00909.x
- Paladino, M. P., Leyens, J. P., Rodríguez-Torres, R., Rodríguez-Pérez, A., Gaunt, R., & Demoulin, S. (2002). Differential association of uniquely and non uniquely human emotions to the ingroup and the outgroup. *Group Processes & Intergroup Relations, 5*, 105–117. doi:10.1177/1368430202005002539
- Paladino, M. P., & Vaes, J. P. (2009). Ours is human: On the pervasiveness of infrahumanisation in intergroup relations. *British Journal of Social Psychology, 48*, 237–251. doi:10.1348/014466608X322882
- Patterson, C. (2002). *Eternal Treblinka: Our treatment of animals and the holocaust*. New York: Lantern Books.
- Perkin, S. (1991). Recycling is fun [DVD]. Retrieved from www.bullfrogfilms.com
- Peterson, B. E., Smirles, K. A., & Wentworth, P. A. (1997). Generativity and authoritarianism: Implications for personality, political involvement, and parenting. *Journal of Personality and Social Psychology, 72*, 1202–1216. doi:10.1037//0022-3514.72.5.1202
- Plous, S. (2003). Is there such a thing as prejudice toward animals? In S. Plous (Ed.), *Understanding prejudice and discrimination* (pp. 509–528). New York: McGraw-Hill.
- Powlishta, K. K., Serbin, L. A., Doyle, A., & White, D. R. (1994). Gender, ethnic, and body type biases: The generality of prejudice in childhood. *Developmental Psychology, 30*, 526–536. doi:10.1037/0012-1649.30.4.526

- Pratto, F., Sidanius, J., Stallworth, L., & Malle, B. (1994). Social dominance orientation: A personality variable predicting social and political attitudes. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 741–763. doi:10.1037/0022-3514.67.4.741
- Robinson, C., Mandleco, B., Olsen, S. F., & Hart, C. (1995). Authoritative, authoritarian, and permissive parenting practices: Development of a new measure. *Psychological Reports*, 77, 819–830. doi:10.2466/pr0.1995.77.3.819
- Rodriguez-Garcia, J. M., & Wagner, U. (2009). Learning to be prejudiced: A test of unidirectional and bidirectional models of parent-offspring socialization. *International Journal of Intercultural Relations*, 33, 516–523. doi:10.1016/j.ijintrel.2009.08.001
- Rutland, A., Cameron, L., Milne, A., & McGeorge, P. (2005). Social norms and self-presentation: Children's implicit and explicit intergroup attitudes. *Child Development*, 76, 451–466. doi:10.1111/j.1467-8624.2005.00856.x
- Rutland, A., Killen, M., & Abrams, D. (2010). A new social-cognitive developmental perspective on prejudice: The interplay between morality and group identity. *Perspectives on Psychological Science*, 5, 279–291. doi:10.1177/1745691610369468
- Sidanius, J., & Pratto, F. (1999). *Social dominance: An intergroup theory of social hierarchy and oppression*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Sinclair, S., Dunn, L., & Lowery, B. (2005). The relationship between parental racial attitudes and children's implicit prejudice. *Journal of Experimental Social Psychology*, 41, 283–289. doi:10.1016/j.jesp.2004.06.003
- Tam, T., Hewstone, M., Kenworthy, J., Cairns, E., Marinetti, C., Geddes, L., & Parkinson, B. (2008). Post conflict reconciliation: Intergroup forgiveness and implicit biases in Northern Ireland. *Journal of Social Issues*, 64, 303–320. doi:10.1111/j.1540-4560.2008.00563.x
- Taylor, A. B., MacKinnon, D. P., & Tein, J. Y. (2008). Tests of the three-path mediated effect. *Organizational Research Methods*, 11, 241–269. doi:10.1177/1094428107300344
- Templer, D., Connelly, H., Bassman, L., & Hart, J. (2006). Construction and validity of an animal-human continuity scale. *Social Behavior and Personality*, 34, 769–776. doi:10.2224/sbp.
- Vaes, J., Paladino, M. P., Castelli, L., Leyens, J. P., & Giovanazzi, A. (2003). On the behavioral consequences of infra-humanization: The implicit role of uniquely human emotions. *Journal of Personality and Social Psychology*, 85, 1016–1034. doi:10.1037/0022-3514.85.6.1016
- Vaes, J., Paladino, M. P., & Leyens, J. P. (2006). Priming uniquely human emotions and the ingroup (but not the outgroup) activates humanity concepts. *European Journal of Social Psychology*, 36, 169–181. doi:10.1002/ejsp.279
- Westbury, H., & Neumann, D. (2008). Empathy-related responses to movie film stimuli depicting human and non-human animal targets in negative circumstances. *Biological Psychology*, 78, 66–74.
- White, F. A., & Gleitzman, M. (2006). An examination of family socialisation processes as moderators of racial prejudice transmission between adolescents and their parents. *Journal of Family Studies*, 12, 247–260. doi:10.5172/jfs.327.12.2.247

Received 11 June 2012; revised version received 31 August 2012

Documents distribués par les
auditionnés lors de la séance du
mercredi 9 décembre 2015.

Ces documents sont annexés au PV
66 du 9.12 (Commission de l'enseigne-
ment). À transmettre notamment à M. Romain
pour le rapport de majorité.

Merci, Tiza Rodriguez

(procès-verbaliste)

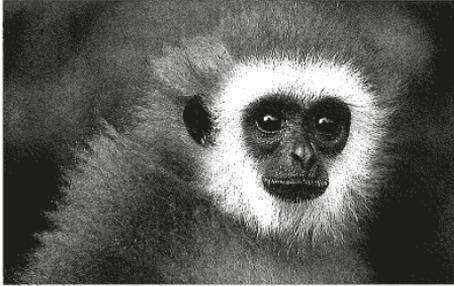
~~MINISTRE DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
ET DE LA JEUNESSE~~

~~TISSOT
SIREDA~~

Combien les animaux comptent-ils ?

Paola Cavalieri

Traduit de l'italien par David Olivier



*L'idée selon laquelle les intérêts des animaux comptent moins que les intérêts des humains est-elle moralement justifiable ? Depuis la publication de *Animal Liberation* de Peter Singer, la réponse positive ne peut plus être considérée comme allant de soi. Le débat lancé au début des années 1970, et dont sont présentées ici quelques-unes des voix les plus significatives, place la charge de la preuve sur les épaules de ceux qui défendent l'exploitation actuelle des non humains.*

Cet article a été publié en deux parties dans les Cahiers antispécistes. (cahiers-antispécistes.org)

*Titre original : *Quanto contano gli animali ?*, éd. Animus, G. Mercandalli, Milan, 1991.*

Un élément fondamental de toute théorie éthique est la définition de la communauté morale, c'est-à-dire le repérage de qui compte et de qui ne compte pas (de qui est passager et de qui est fret, selon l'expression d'Edward Johnson¹. Au long de presque toute notre histoire culturelle, les animaux ont été placés au-delà de la frontière. Si peu sont avec Descartes allés jusqu'à dénier toute pertinence morale à la façon dont nous nous comportons envers eux, la thèse qui, de Thomas d'Aquin à Kant, a le plus longtemps prévalu n'attribue au traitement des non humains qu'une importance indirecte liée à ses répercussions possibles sur les humains, confirmant l'exclusion des animaux de la sphère de l'éthique.

La situation n'est aujourd'hui différente qu'en apparence. Il est vrai que pour la moralité courante, les animaux comptent pour quelque chose - ce sont donc des patients moraux - mais la distance qui nous en sépare est encore telle que nous estimons légitime d'en user de quelque façon que nous voulons. Nous les mangeons, nous expérimentons sur eux, et nous les tuons pour notre divertissement : nous les traitons donc d'une façon dont nous n'estimerions pas légitime de traiter des êtres humains. À cette différence de traitement correspond une différence de statut moral. Les animaux comptent, mais les humains comptent infiniment plus. Dans la communauté morale, à tous les êtres humains est assuré un statut moral spécial, et tous les animaux sont patients moraux de seconde catégorie.

En 1974, néanmoins, parut un article de Peter Singer, dont le titre même, « Tous les animaux sont égaux »², marque une transformation révolutionnaire dans notre tradition de pensée. Remettant en discussion l'idée selon laquelle le principe d'égalité pouvait être limité à l'espèce humaine, Singer donne le départ à la révision du statut moral des animaux qui est encore en cours. À partir de la parution de *Animal Liberation*³, le principal travail de Singer sur ce thème, la moralité courante a en effet été attaquée depuis diverses perspectives. Je présenterai ici, après un mot rapide sur les thèses singeriennes maintenant relativement bien connues, quelques positions qui, outre qu'elles sont particulièrement articulées, ont en commun le refus de l'idée selon laquelle aux êtres humains revient un statut privilégié parmi les patients moraux, et que serait par conséquent moralement acceptable le traitement radicalement différent que nous réservons aux animaux.

Peter Singer ou l'irrationalité de la moralité courante

Même si la portée de l'attaque contre la moralité courante qu'il développe dans *Animal Liberation* dépasse toute théorie normative particulière, Singer, en tant qu'utilitariste, s'insère dans une perspective dans laquelle traditionnellement a pu trouver place une certaine forme de préoccupation pour les êtres non humains. Il cite avec approbation ce qu'écrivait Jeremy Bentham à propos des animaux : « La question n'est pas : peuvent-ils raisonner ?, ni : peuvent-ils parler ?, mais : peuvent-ils souffrir ? »⁴. Ce que Bentham effectue, et que Singer souligne, est un déplacement de la « ligne infranchissable » qui marque les limites d'une réelle considération morale⁵.

La moralité traditionnelle trace cette ligne parallèlement aux frontières de l'espèce humaine, et la justifie en invoquant la possession par ses membres de caractéristiques déterminées : la rationalité, la capacité linguistique, l'autonomie, etc. Elle applique ensuite le principe d'égalité à tous les humains - et aux humains seulement⁶.

Singer argumente que cette position est irrationnelle. L'application du principe d'égalité, qui est interprété dans la perspective utilitariste comme prescrivant l'égalité des intérêts, ne peut cesser que là où cessent les intérêts. Étendre la sphère de l'égalité au-delà de cette limite est absurde, la restreindre en-deçà serait automatiquement arbitraire⁷.

La condition nécessaire et suffisante pour avoir des intérêts est, en schématisant beaucoup, la sensibilité, entendue comme capacité à souffrir et à jouir. Si un être est sensible, c'est-à-dire en mesure d'éprouver de la peine et du plaisir, alors il a des intérêts, et s'il a des intérêts, il a accès à la sphère de l'égalité, et ses intérêts doivent être évalués sur la même balance que les intérêts analogues de tout autre être⁸. L'appartenance à une espèce plutôt qu'à une autre ne peut peser dans cette évaluation, parce que l'espèce en elle-même n'est pas moralement pertinente. C'est déjà cela que nous impliquons, observe Singer, quand nous affirmons, malgré les évidentes différences de fait entre les humains, qu'ils sont tous égaux. Lorsque nous soutenons l'absence de pertinence morale de la couleur de la peau, nous reconnaissons implicitement l'absence de pertinence morale, pour reprendre l'exemple célèbre de Bentham, du nombre des pattes ou de la façon dont se termine le sacrum.

Attribuer un poids à de telles caractéristiques est, affirme Singer, du « spécisme » - une discrimination sur la base de l'espèce - tout comme en attribuer à la couleur de la peau est du racisme. « Les racistes violent le principe d'égalité en accordant plus de poids aux intérêts des membres de leur propre race quand ces intérêts sont en conflit avec ceux de membres d'une autre race. (...) De même, les spécistes permettent aux intérêts des membres de leur propre espèce de prévaloir sur des intérêts supérieurs de membres d'autres espèces⁹. »

On ne peut non plus faire face à l'attaque de Singer en tentant de déplacer le poids de la justification de la discrimination entre humains et animaux, en le plaçant non plus sur les caractéristiques biologiques qui définissent l'espèce, mais sur l'ensemble des caractéristiques supposées particulières à ses membres, telles la rationalité, la capacité linguistique ou l'autonomie¹⁰. En effet, Singer observe que ces caractéristiques ne sont pas possédées par tous les humains - que certains membres de notre espèce, comme les retardés mentaux graves, en sont privés - et que malgré cela, nous ne ressentons pas comme légitime de les traiter comme nous traitons les non humains. Le fait que nous n'utilisons pas ces humains comme moyens pour nos fins indique que nous n'attribuons pas réellement une signification morale décisive à la rationalité, au langage ou à l'autonomie.

Même si l'égalité des intérêts n'implique pas traitement égal¹¹, l'abolition du privilège de l'espèce détruit la justification des pratiques actuelles qui exploitent les animaux, comme l'élevage pour la nourriture et l'expérimentation dans les laboratoires, pratiques traditionnellement basées sur le sacrifice des intérêts fondamentaux des animaux au profit d'intérêts inférieurs des êtres humains¹².

Ainsi, la simple idée qu'aux intérêts égaux des êtres sensibles doit être attribué le même poids, indépendamment de leur appartenance d'espèce, a des implications drastiques au niveau pratique. Du point de vue théorique, elle manifeste un dépassement radical de l'anthropocentrisme moral par la rationalisation de l'emploi d'une des notions de base de la tradition libérale occidentale - le concept d'égalité.

Tom Regan ou l'incohérence de la moralité courante

Une autre notion fondamentale de cette tradition se trouve au coeur de l'attaque de Tom Regan contre l'anthropocentrisme : le concept de droits. À la différence de Singer, qui approfondit une perspective déjà présente dans l'utilitarisme, Regan doit défier le cadre même au sein duquel il travaille, étant donné que la théorie des droits a été depuis sa naissance même marquée par l'« humanisme ».

Ce défi s'articule en deux phases. Dans la première, qui pourrait être définie comme phase « hypothétique », Regan soutient que si tous les humains ont des droits, alors certains animaux aussi ont des droits. La seconde, qu'on pourrait qualifier de version « catégorique », pose le fondement des droits humains et animaux (des droits animaux, au sens large). Au centre de ces deux phases se trouve l'idée de l'incohérence d'une position qui attribue des droits moraux (interprétés, dans le sillage de Feinberg, comme prétentions valides à *quelque chose* et à *l'encontre de quelqu'un*) à tous les humains sans les attribuer aussi à certains animaux.

Cette incohérence se cristallise en particulier autour d'une situation-test : celle de ceux que l'on appelle « humains marginaux », c'est-à-dire de ceux qui, en raison par exemple de lésions cérébrales graves, ne possèdent pas les caractéristiques paradigmatiques de notre espèce. Dans la première phase, soulignant que pour éviter l'incohérence la moralité courante recourt à l'arbitraire basé sur la préférence d'espèce, Regan demande, sur la base du principe formel de justice, que soient attribués des droits moraux aussi à certains animaux¹³. L'argument des cas marginaux se rencontre aussi chez d'autres auteurs (nous l'avons déjà vu chez Singer) : mais dans l'approche de Regan, il assume un rôle clef, un rôle si important qu'il détermine la transition à la seconde phase.

Il serait en fait possible d'éviter l'incohérence et l'arbitraire en abaissant la condition des humains marginaux. Mais Regan, ne prenant même pas en considération cette éventualité, revendique la profondeur de l'intuition selon laquelle les humains gravement retardés ont des droits moraux et, partant de là, développe une théorie des droits non spéciste¹⁴.

Comment peut-on attribuer des droits moraux à un être ? Regan argumente que cela ne peut se faire qu'en postulant l'existence, et la possession de la part de cet être, d'une *valeur inhérente*¹⁵, d'une valeur indépendante de, et non commensurable à, toute expérience que cet être peut avoir (la polémique antiutilitariste est ici évidente), ou toute valeur instrumentale qu'il peut revêtir pour autrui. Quant au critère sur la base de laquelle doit s'attribuer la valeur inhérente, Regan, repoussant les critères traditionnels (la rationalité, l'autonomie, le langage, etc.) qui excluent *tous* les humains marginaux, se réfère au fait d'être *sujet-d'une-vie* (de posséder des croyances, des désirs, des perceptions, une mémoire, un sens du futur, etc., c'est-à-dire de faire l'expérience d'une vie qui se déroule bien ou mal¹⁶). Mais sont sujets-d'une-vie aussi les membres de certaines autres espèces - en premier lieu, les mammifères.

L'impératif kantien de traiter toujours comme fin et non uniquement comme moyen est donc rapporté aussi à des êtres qui ne sont pas humains. Regan se concentre en fait sur un droit fondamental, le droit à un traitement respectueux¹⁷. Ce droit est possédé dans une mesure égale par tous les individus dotés de valeur inhérente, parce que la valeur inhérente n'admet pas de degrés - et la valeur inhérente n'admet pas de degrés parce que cela pourrait ouvrir la voie à une théorie perfectionniste de la justice¹⁸, que Regan refuse comme inacceptable.

Si certains animaux, comme les humains marginaux, possèdent le droit à un traitement respectueux, ils ne peuvent être utilisés comme moyens. Les pratiques comme l'élevage pour la nourriture et l'expérimentation dans les laboratoires, dans lesquels ils sont simplement des instruments, doivent être abolies¹⁹. Refuser de faire cela implique de violer non seulement les droits animaux, mais aussi le principe fondamental de justice.

Edward Johnson ou l'injustifiabilité de la moralité courante

À la différence des attaques considérées jusqu'ici, le défi que développe Edward Johnson n'est lié à aucune théorie normative particulière, mais se place à un niveau particulièrement abstrait et général. Soulignant le quasi-abandon par la moralité courante de l'« exclusion absolue » - qui, étant fondée sur une déformation particulière de la relation entre droits et devoirs, a pour résultat la coextensivité des classes des agents moraux et des patients moraux - Johnson se concentre directement sur la thèse diffuse selon laquelle les animaux comptent, mais comptent moins que les êtres humains²⁰. Cette classification différente des êtres en question (et/ou de leurs intérêts) est-elle justifiable ?

Les tentatives d'attribuer un statut spécial aux êtres humains en particulier en tant qu'agents moraux peuvent généralement se ramener à deux idées principales : celle de contrat et la notion de respect. Johnson affronte chacune séparément.

Même si les théories contractualistes peuvent être globales²¹ - en ce sens que le contrat fournit alors une base et une justification à toutes les obligations morales - la version forte récemment proposée par Rawls est une théorie contractualiste de la justice plus que de la moralité en général : le contrat n'épuise pas la sphère de la préoccupation morale. Néanmoins, argumente Johnson, étant donné que les bénéficiaires de la justice sont des candidats naturels à l'attribution d'un statut moral spécial, chez Rawls aussi le contrat sanctionne pour les contractants une condition de patient moral de première classe. Cela peut-il être justifié ? Le contrat peut-il remplir ce rôle ?

Dans sa réponse négative à cette question, Johnson souligne qu'il y a dans la théorie contractualiste quelque chose qui ne va pas. Le principe de réciprocité, sur lequel elle se fonde, entre en conflit avec un autre : l'impartialité²². Et, parce que nous tenons ce dernier principe moral pour plus fondamental - dans le cas du racisme, du sexisme, de l'esclavage et ainsi de suite, nous disons en effet qu'aux membres des groupes opprimés est due l'impartiale considération de leurs intérêts -, dans le cas présent aussi, l'impartialité doit prévaloir. La seule défense possible de la théorie contractualiste consiste à soutenir que la validité de l'accord se limite à celles des relations entre contractants qui n'impliquent pas d'autre partis - c'est-à-dire que l'accord serait une « question interne » : admettre le contraire serait laisser la réciprocité prendre le pas sur l'impartialité.

La théorie contractualiste en tant que position normative concernant les limites de la communauté morale ne peut donc, selon Johnson, justifier d'accorder un statut moral spécial aux humains. Il existe toutefois une autre interprétation possible. La théorie du contrat peut être vue comme une thèse métaéthique, portant sur la source de la moralité²³. Les principes moraux, selon une telle perspective, refléteraient les intentions d'un groupe caractérisé par la reconnaissance mutuelle. À cela, Johnson objecte que ce qu'il nous intéresse de savoir n'est pas pour quels êtres les principes sont contraignants, mais à quels êtres doit être attribué de la considération sur la base des principes : et « le fait que les membres de cette communauté soient, en tant qu'agents moraux, la source de la moralité, ne leur donne pas, *en soi*, de titre à un traitement spécial quel qu'il soit en tant que patients moraux²⁴. »

À cela on pourrait objecter que la délibération-en-commun exige du délibérant un certain type de « respect » pour ses propres compagnons, et que c'est ce respect qui donne aux agents moraux un statut spécial. Cette objection nous conduit directement au second genre que Johnson examine de justifications pour la condition de patients moraux de première classe. De même que les théories contractualistes proposent les humains comme seuls objets d'obligations de justice, lesquelles ne constituent pas simplement un genre différent d'exigence morale, mais plutôt un genre d'un relief particulier, les théories du respect proposent elles aussi les humains comme seuls objets d'un devoir de respect, qui n'est pas simplement une exigence différente, mais une exigence spécialement importante²⁵.

Mais, demande Johnson, sur quoi se fonde le respect envers les personnes ? Après avoir examiné les réponses qu'avance normalement la tradition kantienne, il fait ressortir que, si nous ne voulons pas que le principe du respect se fonde en dernier lieu sur l'affirmation que « nous » attribuons en réalité la valeur intrinsèque la plus élevée à la possession de caractéristiques typiquement humaines, ce qu'il nous reste est la relation entre ce principe et le principe d'universalisabilité²⁶ - relation déjà présente chez Kant. Mais, alors que chez Kant il n'y avait pas de contradiction entre les deux principes étant donné que la classe des personnes et la communauté

morale étaient coextensives, une fois que l'on admet, comme le fait la morale courante, que les animaux sont des patients moraux, il se produit encore une fois une tension entre le respect pour les personnes et ce que nous voyons comme la pierre angulaire de notre tradition éthique, la règle d'or. En effet, les théories du respect déforment l'utilisation du test de l'inversion des rôles - qui consiste à s'imaginer dans la situation de l'« autre » - en en restreignant l'emploi à l'intérieur d'une zone privilégiée (la classe des personnes), au lieu de recourir à lui pour déterminer à quels êtres doit être attribué une considération impartiale de leurs intérêts. Et il ne sert à rien, fait remarquer Johnson, de soutenir que puisque le test n'accorde pas aux personnes un statut spécial, il est nécessaire de le compléter par un principe supplémentaire de respect pour les personnes : cette conclusion ne peut naître que si nous présupposons que les humains doivent avoir un statut spécial, et constitue par conséquent une pétition de principe. La conclusion correcte est, pour Johnson, que si le test de l'inversion des rôles doit être appliqué à « chaque créature » dans chaque cas, il doit être appliqué à toutes les créatures dans tous les cas²⁷.

Si les principales tentatives faites pour attribuer un statut moral spécial aux humains du fait qu'ils sont agents moraux échouent, conclut Johnson, nous devons commencer à prendre au sérieux les intérêts des animaux. Cela peut rendre les choses plus compliquées, « mais ceci ne doit pas nous dérouter : le fait de prendre au sérieux la moralité rend presque toujours les choses plus difficiles²⁸. »

Steve Sapontzis ou l'immoralité de la moralité courante

Comme Edward Johnson, Steve Sapontzis choisit de partir non d'une théorie normative particulière, mais plutôt de l'univers de la moralité occidentale, telle qu'elle s'est formée tout au long de notre histoire. Son défi toutefois est de caractère plus interne. Au lieu de souligner l'injustifiabilité abstraite du traitement différent des humains et des animaux, Sapontzis met en lumière les tensions internes du système de la moralité traditionnelle, retournant dialectiquement ce système contre lui-même. La sienne est une critique morale de la moralité : creusant dans ce que nous considérons comme progrès éthique, Sapontzis individualise quelques lignes de préoccupation qui, tels un fil rouge, parcourent notre passé, et, les poursuivant jusqu'à leurs conséquences ultimes, s'en sert comme étalon pour juger la moralité courante²⁹. Sapontzis ne prétend donc pas fournir des thèses conclusives, et, citant avec approbation Rorty, il déclare que son but est de déplacer la charge de la preuve depuis les épaules des partisans de la libération animale vers celles de ceux qui voudraient continuer à consommer les non humains.

La position qu'il entend réfuter peut s'énoncer ainsi : nous sommes rationnels, et les animaux ne le sont pas ; il s'agit là d'une différence fondamentale du point de vue moral ; elle justifie notre exploitation des animaux³⁰. L'attaque contre cette perspective diffuse, qui lie la rationalité à la condition d'agent moral, et la condition d'agent moral à un statut privilégié en tant que patient moral, est développée progressivement. Chaque affirmation est traitée séparément, mais la critique est ordonnée par ordre d'importance croissante, et la validité de chaque niveau reste indépendante de celle du niveau inférieur.

La première prémisse est évidemment attaquée au niveau factuel. Étant donné que, non seulement l'opinion d'auteurs qui vont de Hume à Darwin ainsi que le bon sens lui-même, mais aussi les études éthologiques, suggèrent que, pour ce qui est de la raison, entre les humains et les autres animaux existe un *continuum*, et non une nette séparation, cette prémisse devient : nous sommes d'autres manières que ne le sont les animaux des êtres rationnels³¹.

Quant à la seconde prémisse, partant du fait que les animaux sont des patients moraux - et ils le sont, argumente Sapontzis, parce qu'ils ont des intérêts³² (chose qu'admet la moralité courante, qui exige de la bienveillance à leur égard) - est-il possible de soutenir que notre rationalité fait de nous des patients moraux de première classe parce qu'elle fait de nous les seuls agents moraux ? Sapontzis repousse l'équation rationalité = condition pour être agent moral. Creusant dans notre conception de la moralité, il souligne qu'il est possible d'être au moins agent « vertueux » sans que n'entre nécessairement en jeu la rationalité. Le raisonnement moral abstrait, bien qu'essentiel pour construire des théories morales, n'est pas nécessaire pour l'action morale directe et intentionnelle. Les actions vertueuses, courageuses et/ou mues par la compassion que commettent certains animaux montrent qu'en ce qui concerne la condition d'agent moral c'est là aussi un *continuum* qui existe à la

place de l'abîme présumé³³. Les animaux, comme les enfants, peuvent donc être des agents vertueux. Ainsi, la différence entre nous-mêmes et les non humains est moins importante que ne le pensaient les philosophes qui se sont concentrés sur le rôle de la raison en éthique, et la seconde prémisse s'affaiblit en : « il s'agit là d'une différence moralement importante ».

Mais - et ici prend forme la décisive critique faite de l'intérieur à la moralité courante - cette différence, qu'elle soit grande ou petite, autorise-t-elle les humains à exploiter les animaux, comme le déclare la troisième affirmation ? Cette thèse a souvent été considérée comme évidente, relève Sapontzis, à cause d'une confusion : entre l'objectif qu'assigne une éthique et la façon dont cet objectif doit être atteint, entre la *chose* et la *manière*³⁴. Mais le fait qu'une éthique qui ne se soucierait pas d'influencer les buts des agents moraux serait privée de sens n'implique pas qu'une éthique dotée de sens doive reléguer tout autre patient moral à un statut de seconde classe.

À part cela, toutefois, et à part le fait que - comme cela a été souligné - les animaux sont pour Sapontzis, au moins partiellement, des agents moraux, la critique arrive plus au fond. La thèse remise en cause pourrait en effet être considérée comme un enthymème, dont la prémisse manquante serait un principe général du genre : ceux qui sont supérieurs sont autorisés à exploiter les inférieurs. Ce principe est-il moralement acceptable ? L'histoire entière de ce que nous considérons comme progrès moral, soutient Sapontzis, nous porte à le refuser, quelle que soit la façon dont on l'interprète.

Si par « supériorité » on entend une capacité supérieure à dominer et à contrôler, alors ce qu'en pratique nous affirmons là est que quiconque est assez fort pour dominer les autres est moralement autorisé à le faire³⁵. Mais alors, la force est le droit. Étant donné que nous considérons que l'abolition du féodalisme, de l'esclavage, etc., a constitué un progrès moral, il est incohérent - pour employer un euphémisme - de défendre la pratique par laquelle le plus fort sacrifie de façon routinière les intérêts du plus faible quand il s'agit des animaux.

Si, par ailleurs - continue Sapontzis - ce à quoi nous nous référons est une supposée supérieure capacité morale à produire les biens moraux en tant qu'agents moraux, au vu de nos habitudes destructives et oppressives cette prétention factuelle doit au mieux être considérée comme une question ouverte³⁶.

Mais admettons pourtant, pour les besoins de la discussion, que les humains soient de fait moralement supérieurs aux animaux dans ce sens : ce serait une ironie cruelle, souligne Sapontzis, de se référer à une capacité supérieure à mettre de côté l'égoïsme pour évaluer impartialement ce que l'on doit faire, comme justification du fait d'ignorer les intérêts d'êtres plus faibles et - supposés - moralement inférieurs, comme les animaux. En outre, une telle vision hiérarchique du monde concernant les animaux, loin d'être évidente, a besoin d'être défendue³⁷, et c'est là une lourde charge de la preuve qui retombe sur les épaules de ses défenseurs, puisque l'histoire de ce que nous retenons comme évolution morale peut, dans une large mesure, être vue comme la substitution d'une vision hiérarchique par une présomption en faveur de formes d'égalitarisme.

Il existe néanmoins (comme nous l'avons déjà vu lors de l'examen de la position de Johnson) une autre façon de justifier l'attribution aux êtres « supérieurs » d'une position plus élevée dans la communauté morale : à savoir l'interprétation contractualiste de la qualité d'agent moral, comme capacité à la réciprocité. Et c'est en référence à cette interprétation que Sapontzis met à nu l'intensité de la contradiction entre la moralité courante et tout ce que nous considérons comme précieux dans notre tradition morale. En effet, soulignant comment l'accent mis sur la condition de réciprocité est liée à notre idée d'équité, il fait observer qu'elle ne peut fonctionner de cette façon que quand il s'agit d'êtres de force analogue ; quand les faibles ont affaire avec les forts, l'appel à cette condition ne répond pas à l'exigence que nous avons de protéger du puissant celui qui est désarmé³⁸. Si un des buts premiers du principe de justice est de corriger « l'arbitraire de ce monde », l'exigence de réciprocité, qui confond la moralité avec la prudence et n'est pas en mesure de fonder l'obligation du fort vis-à-vis du faible, exprime une vision machiavélique de la morale, selon laquelle seul celui qui est assez fort pour constituer pour nous une menace verrait ses propres intérêts protégés.

Ainsi, travaillant dialectiquement sur notre tradition éthique, Sapontzis argumente que la thèse selon laquelle, en tant qu'êtres (plus) rationnels, nous serions autorisés à consommer les autres animaux, est une rationalisation de notre exercice égoïste de la force ; rationalisation étrange, en outre, étant donné que nous mettons en avant notre capacité à juger et à agir de façon désintéressée pour justifier le sacrifice que nous faisons d'autres êtres à notre bénéfice. Et le terme de *machiavélisme* appliqué à une morale qui, au lieu de protéger « les moindres d'entre nous », justifie leur exploitation, peut bien résumer le noyau du défi de Sapontzis contre la moralité courante.

Stephen Clark ou la barbarie de la moralité courante

Sous certains aspects, l'attaque que mène Stephen Clark dans *The Moral Status of Animals*³⁹ contre ce qu'il définit (sur un ton critique) comme l'« orthodoxie » morale occidentale est assez proche de celle de Sapontzis. Une seule observation sarcastique suffit à donner une idée de cette affinité : « Nous sommes absolument meilleurs que les animaux parce que nous sommes en mesure de donner de la considération à leurs intérêts : par conséquent, nous ne le ferons pas⁴⁰. » Les deux ont en commun la thèse selon laquelle il n'existe pas entre les humains et les animaux de ligne nette de séparation pour ce qui est ni de la rationalité ni de la capacité à agir moralement, ainsi que l'idée qu'une telle ligne, même si elle existait, ne justifierait pas moralement notre exploitation des animaux. Néanmoins, les perspectives générales à l'intérieur desquelles ces positions sont développées sont différentes. Avec Clark - dont l'approche est post-aristotélicienne et néo-platonicienne - ce qui entre en scène est un autre élément important de la morale occidentale : l'éthique de la vertu. Du point de vue de Clark, l'orthodoxie morale, qui légitime notre utilisation actuelle des animaux comme nourriture et, de bien d'autres façons encore, comme moyens pour nos fins, est le fruit pervers de la déviation de la *philosophia perennis* qui voyait, avec Aristote, dans la bonne vie, que l'homme bon vit naturellement et facilement, une vie « de joie partagée, libre de tout fantasme psychotique, dans un monde dont la beauté et la générosité ne peuvent être maintenues et accrues qu'en employant généreusement nos dons nombreux et divers au service de tous. »⁴¹

La barbarie de l'orthodoxie consiste à avoir substitué à ce modèle harmonieux et plein d'être humain l'image d'un psychopathe qui garde le monde sans tension émotive et qui est devenu incapable de voir rien de mal au fait de faire dommage aux autres pour atteindre ses propres buts - un être qui, en poursuivant un fantasme selon lequel ceux qui sont rationnels sont séparés de la nature, oublie d'être ce qu'il est, à savoir, « un mammifère placentaire avec un don pour la rhétorique⁴². »

Ainsi, pour le type particulier de naturalisme que soutient Clark⁴³, tout comme pour Aristote, le critère à partir duquel on peut affirmer que notre attitude actuelle envers les animaux et le monde naturel est aliéné et, en dernière analyse, dépravé, est la personne saine, ou normale, ou décente, à l'identification de laquelle les plus récents résultats de la recherche éthologique apportent aussi leur contribution⁴⁴. C'est sur la base de la structure des désirs et des besoins de ce modèle qu'il est possible de défendre le « principe minimal » sur lequel repose partiellement le défi de Clark, ce principe étant qu'il est mal d'être la cause d'un mal évitable⁴⁵. Pour Clark, un mal est « évitable » s'il peut simplement être omis, sans que son omission ne produise un autre mal. Nous ne devons pas, affirme-t-il, peser ensemble directement les peines et les plaisirs : si nous le faisons, toute forme de torture pourrait être justifiée par les plaisirs raffinés que ceux qui s'adonnent à cette occupation peuvent en dériver. Les plaisirs assez dispensables pour que leur absence n'implique aucune perturbation sérieuse (ou aucune perturbation qu'un homme *décent* ne prendrait au sérieux) ne peuvent l'emporter sur les peines infligées pour les obtenir. Seuls les plaisirs qui sont nécessaires, dont l'absence est en elle-même une douleur, sont pertinentes. La souffrance que peut éprouver A à être agressé peut sans doute être inférieure à la souffrance que peut éprouver B si son agression est empêchée : mais cela, suggère Clark, est une raison pour rééduquer B, et non pour approuver son agression⁴⁶.

C'est une telle rééducation qui constitue le but de *The Moral Status of Animals*. Étant persuadé que l'argumentation morale peut être parfois assez convaincante pour que seuls les philosophes et les fous puissent douter de sa validité, Clark soutient que, pour peu que soit accepté seulement le principe minimal, il n'existerait plus d'autre possibilité honnête que le rejet immédiat de toute alimentation carnée et de la majeure partie de la recherche biomédicale⁴⁷.

Mais nous ne devons pas nous limiter à cela. Ce qui est nécessaire, selon Clark, est une véritable *gestalt shift* qui nous permet de réaliser que nous sommes beaucoup plus semblables aux autres espèces que nous ne le supposons, et que nos *affections naturelles*, si nous leur donnions libre cours, nous conduiraient à reconnaître à tous les animaux le droit de développer leur potentialité génétiquement programmée. Pour ces « affections du cœur », Clark réclame une place dans la moralité à côté de la raison⁴⁸ ; prenant leurs racines dans le fait que nous sommes des animaux sociaux, ces affections non seulement sont partie intégrante du système complexe de la moralité, mais sont aussi une garantie contre une attitude aliénée face au monde.

Dans le cours des innombrables controverses dans lesquelles il s'engage, pénétrant délibérément sur le terrain de ses adversaires, Clark soutient en effet que ce n'est qu'en réprimant ces affections qu'il est devenu possible de concevoir des visions comme celle pour laquelle les animaux sont des instruments dans nos mains et non des créatures semblables avec leur vie à vivre. Et c'est par cette répression, conclut Clark, que nous avons été en mesure de créer un idéal culturel comme celui d'une science « objective », dont les adeptes estiment que tout ce qui existe est du matériel pour eux. Le rêve de la raison peut produire des monstres : « C'est une des fautes les plus graves à retenir à l'encontre des philosophes moraux modernes que d'avoir sans scrupules ni commentaires permis que cela arrive⁴⁹. »

- 1 « Treating the Dirt », Edward Johnson, dans *Earthbound*, dirigé par T. Regan, éd. Temple University Press, Philadelphie, 1984, p. 337.
- 2 « All Animals are Equal », Peter Singer, dans *Philosophic Exchange*, 1 (5), été 1974, pp. 103 à 116. En réalité, la parution de cet essai est postérieure à celle de l'article de Singer intitulé « Animal Liberation » dans le *New York Review of Books* (5 avril 1973). Cet article, à ne pas confondre avec le livre de même nom, faisait le compte-rendu de la sortie américaine de *Animals, Men and Morals*, dirigé par Roslind et Stanley Godlovitch et John Harris, paru auparavant en Angleterre. Comme le reconnaît Singer, ce furent les directeurs de ce livre, et en particulier Roslind Godlovitch, élève comme lui de Hare, qui attirèrent son attention sur la question.
- 3 *Animal Liberation*, P. Singer, éd. New York Review of Books, New York, 1975. Pour mes citations, je me réfère à l'édition revue de 1990 (aussi éd. Jonathan Cape, Londres). La traduction française doit paraître fin 1992 (éd. Grasset, Paris).
- 4 *Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, J. Bentham, ch. 17.
- 5 *Animal Liberation*, *op. cit.*, p. 7. De façon générale, voir aussi *Practical Ethics*, P. Singer, Cambridge University Press, Cambridge, 1979, pp. 48 à 71.
- 6 *Ibid.*, p. 19.
- 7 *Ibid.*, p. 8.
- 8 *Ibid.*, p. 8.
- 9 *Ibid.*, p. 9.
- 10 *Ibid.*, pp. 237 et suiv. Voir aussi « Ethics and the New Animal Liberation Movement », dans *In Defense of Animals*, dir. P. Singer, éd. basil Blackwell, Oxford, 1985, p. 6.
- 11 *Animal Liberation*, *op. cit.*, p. 15. Voir aussi « Ethics and the New Animal Liberation Movement », *op. cit.*, pp. 6 et 7.
- 12 L'argumentation considérée ici concerne le fait d'infliger la souffrance. Pour ce qui est d'une approche non spéciste du problème de tuer, voir *ibid.*, pp. 17 et suiv. ; *Practical Ethics*, *op. cit.*, pp. 93 et suiv. ; « Killing Humans and Killing Animals », dans *Inquiry*, 22 (1-2), 1979, pp. 145 à 156 ; « Animals and the Value of Life », dans *Matters of Life and Death*, dir. T. Regan, éd. Temple University Press, Philadelphie, 1980, pp. 218 à 259.
- 13 Voir « The Moral Basis of Vegetarism », dans *Canadian Journal of Philosophy*, 5 (2), octobre 1975, pp. 181 à 214 ; « An Examination and Defense of One Argument Concerning Animal Rights », dans *Inquiry*, 22 (1-2), 1979, pp. 189 à 219 ; et « Utilitarianism, Vegetarianism, and Animal Rights », dans *Philosophy and Public Affairs*, 9 (4), été 1980, pp. 305 à 324.
- 14 L'argumentation commence à prendre cette tournure dans « Animal Rights, Human Wrongs », dans *Environmental Ethics*, 2 (2), 1980, pp. 99 à 120. Le texte fondamental dans ce sens est toutefois *The Case for Animal Rights*, University of California Press, Berkeley, 1983.
- 15 La notion de « valeur inhérente », apparue dans quelques articles avant d'être employée dans *The Case for Animal Rights*, est clairement distinguée de la « valeur intrinsèque » dans *All That Dwell Therein*, University of California Press, Berkeley, 1982, p. 115.
- 16 *The Case for Animal Rights*, *op. cit.*, pp. 243 à 248. Ce critère exclut néanmoins une catégorie particulière d'humains marginaux : ceux qui sont atteints d'un coma irréversible. Voir à ce propos *ibid.*, p. 246 ; et « An Examination and Defense », *op. cit.*, pp. 214 et suiv.
- 17 *Ibid.*, pp. 248 à 260.
- 18 *Ibid.*, pp. 233 à 235.
- 19 Sur les implications pratiques de la théorie des droits, voir le dernier chapitre de *The Case for Animal Rights*, *op. Cit.*
- 20 *Species and Morality*, thèse de doctorat, Princeton University, 1976, pp. 18 et suiv. Voir aussi « Treating the Dirt », dans *Earthbound*, dirigé par T. Regan, éd. Temple University Press, Philadelphie, 1984, pp. 338 et 339.
- 21 *Species and Morality*, *op. cit.*, pp. 123 et suiv. Une version revue du chapitre IV, « Contracts », est parue sous le titre « Contratto e status morale » dans *Etica & Animali*, II (1989), pp. 81 à 95.
- 22 *Ibid.*, pp. 133 et suiv. Il s'agirait d'un conflit entre « la règle d'or, et, pour ainsi dire, celle d'argent » (p. 134).
- 23 *Ibid.*, pp. 168 à 173.
- 24 *Ibid.*, p. 173.
- 25 *Ibid.*, p. 175.
- 26 *Ibid.*, pp. 215 et suiv. Pour une critique ultérieure de la tentative de baser l'éthique sur une quelconque forme d'auto-

- affirmation, voir aussi « Life, Death, and Animals », dans Harlan B. Miller et William H. Williams dir., *Ethics and Animals*, Humana Press, Clifton, New Jersey, 1983, pp. 125 et 126.
- 27 *Ibid.*, p. 230. La référence entre guillemets est à S. I. Benn et R. S. Peters, *The Principles of Political Thought*, Free Press, New York, 1965, p. 55, cité antérieurement dans le texte. Pour Johnson, la zone de considération morale que le test amène à identifier coïncide avec la classe des êtres sensibles. Une justification de cette position est fournie *supra*, pp. 84 et suiv. Voir aussi « Animal Liberation versus the Land Ethic », dans *Environmental Ethics*, 3 (1981), pp. 268 et suiv.
- 28 *Species and Morality*, *op. cit.*, p. 243.
- 29 Sapontzis considère en fait que la tâche des discussions morales est de « clarifier les valeurs morales traditionnelles, de les perfectionner, d'en éliminer les contradictions, de résoudre leurs conflits internes, et de déterminer les priorités entre elles » (communication personnelle).
- 30 *Morals, Reason and Animals*, Temple University Press, Philadelphia, 1987, p. xiv.
- 31 *Ibid.*, pp. 33 et suiv.
- 32 *Ibid.*, pp. 129 et suiv. Pour une analyse des formes diverses que peuvent prendre les intérêts sans que n'en varie la pertinence morale, voir aussi *The Moral Significance of Interests*, dans *Environmental Ethics*, 4 (1982), pp. 245 à 258.
- 33 *Ibid.*, pp. 36 à 44. Voir aussi « Are Animals Moral Beings ? » dans *American Philosophical Quarterly*, 17 (1980), pp. 45 à 52.
- 34 *Morals, Reason and Animals*, *op. cit.*, p. 146. L'argument présente des analogies avec celui avancé par Johnson : voir *supra*, note 24.
- 35 *Ibid.*, p. 216. Voir aussi pp. 225 et 226.
- 36 *Ibid.*, pp. 222 et 223.
- 37 *Ibid.*, p. 107. Voir aussi « Moralité commune et droits des animaux », dans le présent numéro 3 des *Cahiers antispécistes lyonnais*, pp. 31 à 45.
- 38 *Morals, Reason and Animals*, *op. cit.*, p. 107.
- 39 *The Moral Status of Animals*, Oxford University Press, Oxford, 1984 (la première édition date de 1977).
- 40 *Ibid.*, p. 108.
- 41 *Ibid.*, p. 185.
- 42 *Ibid.*, p. 144.
- 43 Voir en particulier Mary Midley et Stephen R. L. Clark, *The Absence of a Gap between Facts and Values*, II - Stephen Clark, dans *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. suppl. 54 (1980), pp. 225 à 240. Clark résume ainsi sa position à la fin de l'essai (p. 240) : « La moralité peut en vérité être naturaliste, et prendre son origine dans les pulsions et besoins de notre hérédité de mammifères : que ce qui s'est développé à partir de telles racines soit vrai, objectivement, n'est crédible que si notre évolution a été dirigée à sa découverte. »
- 44 *The Moral Status of Animals*, *op. cit.*, pp. 183 et suiv. ; pour une réflexion ultérieure sur la relation entre notre morale et notre histoire évolutive en tant que mammifères, et en général sur les thèmes sociobiologiques, voir aussi *Good Dogs and Other Animals*, dans *In Defence of Animals*, Basil Blackwell, Oxford, 1985, pp. 41 à 51 ; et, de façon plus extensive, *The Nature of the Beast*, Oxford University Press, Oxford, 1984.
- 45 *The Moral Status of Animals*, *op. cit.*, p. xiii.
- 46 *Ibid.*, pp. 78 et suiv. ; p. 48.
- 47 *Ibid.*, p. xiii.
- 48 *Ibid.*, p. 93 ; pp. 133 et suiv.
- 49 *Ibid.*, p. 151.

Date de dépôt : 16 décembre 2015

RAPPORT DE LA MINORITÉ

Rapport de M. Guy Mettan

Mesdames et
Messieurs les députés,

A l'instar du racisme, qui est l'expression de la haine et du mépris que des êtres humains manifestent à l'égard d'autres êtres humains sous prétexte qu'ils seraient d'une race inférieure, le spécisme désigne un comportement qui consiste, pour les êtres humains, à ignorer les animaux et à les traiter comme des quantités négligeables au motif qu'ils sont d'une espèce différente. C'est une forme de discrimination née des mêmes préjugés qui sont à l'origine du racisme mais qui visent cette fois-ci des espèces jugées inférieures.

La négation des intérêts des animaux peut s'expliquer par le fait que les humains méconnaissent leurs capacités mentales. Les études menées depuis plusieurs années montrent pourtant que la conscience de soi existe chez certains animaux aussi différents que les dauphins, les éléphants ou les corneilles. Ces animaux sont extrêmement intelligents. Nous sommes sur un continent biologique et le traitement appliqué aux animaux devrait donc être semblable à celui des humains, qui partagent la même planète. De nombreux animaux possèdent des caractéristiques humaines, même si cela peut choquer ceux qui pensent que l'Homme, qui trône au sommet de l'évolution, ne peut être comparé à rien d'autre.

Les animaux sont conscients d'eux-mêmes et des autres

Pour la conscience de soi, le test du miroir a été réalisé : une tache a été peinte sur l'animal afin de voir sa réaction quand il contemple son reflet. S'il a envie d'enlever la tache sur son visage, c'est qu'il a conscience de lui-même. Les pies ont également passé ce test et l'ont réussi. Elles se sont d'ailleurs souvenues des scientifiques qui les avaient maltraitées. Elles ont donc de la mémoire, en plus d'une conscience de soi.

Les cochons se désintéressaient du fait d'avoir des taches sur eux. On a donc réalisé un autre test pour savoir s'ils avaient quand même une conscience de soi. Un miroir a été placé dans une pièce avec un mur et de la

nourriture disposée derrière le mur. Les cochons ne pouvaient comprendre qu'il y avait de la nourriture derrière que s'ils observaient leur propre reflet dans le miroir. Certains scientifiques ont émis l'hypothèse que c'était grâce à leur odorat qu'ils avaient compris où était la nourriture et non parce qu'ils avaient la conscience de soi. Des ventilateurs ont été placés pour un dernier test, afin d'éliminer les odeurs de nourriture. Mais les cochons ont tout de même réussi le test. Il est vrai que ces tests de miroir se basent sur la vue alors que, chez d'autres animaux, cette conscience de soi et de l'autre est basée non pas sur la vue mais sur l'odorat. En transposant cela aux humains, cela reviendrait à leur demander de se reconnaître par l'odeur, ce que ces derniers sont incapables de faire. Les chiens arrivent à reconnaître les individus par rapport à leur odeur, ils peuvent savoir quel est l'âge de la personne et sentir si elle ne se sent pas bien, par exemple.

Ils ont aussi de la mémoire et battent le champion humain

Les animaux ont également de la mémoire. Le mythe de la mémoire courte du poisson rouge a été renversé par une étude anglaise qui a utilisé un son pour vérifier si la mémoire des poissons rouges était plus longue. Elle est en fait d'au moins trois mois, voire bien plus. Et le champion du monde de la mémoire s'est fait battre par un chimpanzé. Un test de mémoire a en effet été fait, en plaçant des numéros dans un certain ordre, sur un écran. Les numéros étaient d'abord montrés puis cachés et le singe arrivait à les retrouver très rapidement alors que cet exercice est extrêmement difficile pour l'homme. La mémoire du chimpanzé est supérieure à celle de l'être humain.

La culture fait également partie des qualités des animaux. Chez un groupe de chimpanzés, les papayes ont été considérées comme un aliment tabou. Les mères grondaient leurs enfants quand ils s'en approchaient. Ce groupe de chimpanzés s'est ensuite rendu compte qu'un autre groupe de la même espèce mangeait des papayes. Cela illustre le fait qu'il y a différentes pratiques au sein des groupes de la même espèce, comme chez les humains. Il rappelle que les mésanges britanniques ouvrent les bouteilles de lait et que certains macaques lavent des patates pour les manger, de génération en génération. Autre exemple : des pinsons ont été séparés en deux groupes à cause de la construction d'une route. Ces pinsons se sont ensuite retrouvés et il a été constaté qu'ils n'arrivaient plus à communiquer ensemble. Les moyens de communication avaient changé durant le temps de la séparation. Il y avait donc une culture et un apprentissage derrière cela. La capacité à manier des outils est également présente chez les animaux.

L'altruisme est une qualité qui se retrouve également chez les animaux. En 2011, un professeur a montré que les rats faisaient preuve d'empathie. Le

rat en semi-liberté tentait, dans les expériences, de libérer son congénère. Les scientifiques se sont demandé si c'était parce que le rat n'avait rien d'autre à faire. Mais même la tentation d'un morceau de chocolat n'a pas suffi et le rat a malgré tout souhaité libérer l'autre rat. Après libération de ce dernier, le rat « sauveur » a même laissé un demi-morceau de chocolat pour l'autre.

Un naufrage éthique

On n'aime guère parler de morale dans notre société. Et l'éthique n'a pas bonne presse non plus. Il ne s'agit pas de prétendre que les animaux ont des capacités morales semblables aux nôtres mais simplement de reconnaître que le fait que de considérer comme injuste d'infliger de la violence aux hommes doit être transposé aux êtres qui ont moins de capacités. Les animaux ont un intérêt à ne pas subir de souffrance inutilement, indépendamment de leurs capacités morales. Ce n'est pas parce qu'un être n'a pas des capacités morales qu'il ne faut pas le respecter. Il faut au contraire le protéger davantage. C'est le cas pour les bébés, qui sont des êtres sensibles dépourvus de capacité morale quand ils sont petits. Il en est de même pour les animaux. Le fait de prendre conscience de toutes ces relations entre espèces pourrait être la base d'une société nouvelle. En effet, c'est en ayant subi un formatage culturel que l'on oublie que les animaux nous sont proches.

Si l'on se place sur le terrain moral, nombre de comportements humains posent problème. Que dire des dizaines de milliards de poissons qui sont pêchés chaque année pour être réduits en farine pour les autres animaux ? Du massacre des baleines sous prétexte de recherche scientifique ? De l'élevage industriel dans les conditions les plus ignobles ? Des usines d'abattage en série ? Des conditions de transport abjectes pour des motifs purement financiers ? De l'anéantissement de la biodiversité animale ? Si l'on y réfléchit avec un tant soit peu de sérieux, c'est au naufrage moral de notre civilisation qu'il faudrait conclure. Et convenir que ces questions sont aussi importantes pour notre avenir que le budget de l'Etat ou la construction de pistes cyclables.

Il conviendrait de se demander s'il faut inclure les animaux dans le terme « autrui » et si les animaux sont à inclure dans le « vivre ensemble ». Le respect de la vie animale et végétale existe mais il n'y a rien qui le relie avec l'éthique ou la morale. Les animaux ne sont pas évoqués alors que notre environnement est partagé avec eux. Notre considération est purement humaine alors qu'elle devrait s'élargir et inclure les autres êtres vivants qui partagent notre monde.

Le spécisme est une forme de discrimination qui conduit à l'incapacité à ressentir la souffrance des autres êtres vivants. Le contact avec les animaux ainsi que les apprentissages en lien avec ces derniers permettent de renforcer l'enseignement de la bienveillance et de l'altruisme. Les discriminations ne font pas partie de nos valeurs et nous nous devons donc d'instruire les enfants sur les dangers du spécisme. Les objectifs d'une bonne formation impliquent donc l'étude des autres formes de vie et l'environnement.

Pour une école libre de préjugés

L'école reflète en effet les préjugés de la société. Au Moyen-Age, on doutait que les femmes aient une âme et il a fallu un concile pour en décider. L'école de cette époque devait refléter ce préjugé. Au temps de Descartes, les animaux étaient considérés comme des machines. Pendant la traite des Noirs, on balançait les malades par-dessus bord parce qu'on considérait les esclaves comme des sous-hommes. Et jusqu'au milieu du XX^e siècle, les nazis considéraient que les races qu'ils avaient jugées inférieures pouvaient être exterminées.

C'est seulement depuis la fin du XX^e siècle que les animaux sont passés du statut d'objet au statut de sujet. Aujourd'hui, la science prouve que les animaux ont une conscience et une intelligence, mais cela ne figure pas encore dans les programmes scolaires. Il serait donc opportun que l'institut de formation des professeurs travaille en collaboration avec les associations et les scientifiques pour adopter cette approche nouvelle de la question animale et la relayer. Actuellement, l'homme est trop centré sur ses propres besoins. L'attitude des hommes face aux animaux peut souvent être qualifiée de « génocide » des animaux. Il est donc essentiel que l'enseignement public inculquer le respect de l'animal. L'animal est un être capable de ressentir de la souffrance et les enseignants devraient concrétiser le changement de statut des animaux à travers l'apprentissage des connaissances scientifiques concernant les animaux. Ces découvertes scientifiques ont des conséquences éthiques dont il faut tenir compte et c'est aussi à l'école de transmettre ces valeurs, comme elle le fait pour le racisme.